

L'ART
DE NE PAS ROMPRE

DU MÊME AUTEUR

QUAND SOUFFLE LE VENT DU NORD, *roman*, Grasset, 2010.

LA SEPTIÈME VAGUE, *roman*, Grasset, 2011.

À TOI POUR L'ÉTERNITÉ, *roman*, Grasset, 2013.

DANIEL GLATTAUER

L'ART
DE NE PAS ROMPRE

Traduit de l'allemand (Autriche)
par ANNE-SOPHIE ANGLARET

BERNARD GRASSET
PARIS

*L'édition originale de cet ouvrage a été publiée
par Deuticke, en 2014, sous le titre :*

DIE WUNDERÜBUNG

Photo de la couverture : © Budi Satria Kwan.

ISBN 978-2-246-85184-4

© *Deuticke im Paul Zsolnay Verlag Wien, 2014.*

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2015, pour la traduction française.*

Nous sommes dans le cabinet d'un conseiller conjugal. L'endroit ne doit pas évoquer le « travail », mais dégager une atmosphère apaisante. Cette décontraction forcée semble imprégner l'ensemble du mobilier. Nous nous immisçons dans une consultation qui est sur le point de commencer. Les deux clients, Joana, une femme d'environ quarante ans, et Valentin, un homme à peine plus vieux, viennent de prendre place. Ils sont assis à distance, séparés par deux chaises vides. Rien n'indique qu'ils se connaissent ou se préoccupent l'un de l'autre. Le conseiller, un homme entre quarante et quarante-cinq ans, est assis en face du couple – dans une attitude bienveillante, légèrement inclinée, qui indique un équilibre étudié entre distance et proximité. Il semble affable et, contrairement à ses clients, d'excellente humeur. Son regard attentif glisse d'une personne à l'autre.

Un silence absolu règne dans la pièce. Les deux visiteurs se concentrent sur le conseiller et semblent attendre, nerveux, ses premiers mots. Mais ceux-ci ne viennent pas. Plus ce silence déroutant s'éternise, plus le couple est embarrassé. Jusqu'à ce que Valentin n'y tienne plus.

VALENTIN : Bon, pardon, je ne veux pas avoir l'air impatient, mais peut-être pourrait-on... bientôt... commencer ?

LE CONSEILLER (*ravi*) : Oui oui, bien sûr ! Très volontiers !

Le conseiller examine ses clients, interrogateur. Silence.

JOANA : Vous pensez peut-être qu'un de nous deux....

VALENTIN : Désolé, monsieur... euh... docteur, mais ce serait un peu plus facile pour nous... même beaucoup plus facile... ou en tout cas nous aurions moins de mal si c'était vous... peut-être, si cela ne vous dérangeait pas trop...

LE CONSEILLER : Avec moi, vous n'avez pas besoin d'être désolé.

Silence.

LE CONSEILLER : Je pensais que vous veniez peut-être me voir avec une préoccupation particulière.

VALENTIN (*hésitant*) : Oui.

LE CONSEILLER : Mais vous ne voulez pas en parler.

JOANA (*décidée*) : Si, si.

LE CONSEILLER : Qu'est-ce qui vous en empêche ?

VALENTIN : Il faut que vous sachiez, monsieur, euh, docteur, que pour ce genre de choses je suis... je manque un peu d'expérience.

LE CONSEILLER : Pour quel genre de choses, monsieur Dorek ?

JOANA : Il veut dire, pour « en parler ». Pour parler, en général.

LE CONSEILLER : Et vous, madame Dorek ?

JOANA : Moi ? Honnêtement, je ne sais pas par où commencer.

VALENTIN : Ma femme ne sait pas comment se lancer pour... comment dire... me passer un savon. Voilà sa préoccupation majeure.

JOANA : Mon mari connaît toutes mes préoccupations, les majeures comme les mineures, toutes. Et toujours avant moi.

Le conseiller a un sourire réjoui, comme si le couple venait de s'échanger de charmants compliments.

LE CONSEILLER (*s'adressant à Joana*) : Et selon vous, quelle est la préoccupation majeure de votre mari ?

JOANA : Je suppose que c'est de survivre à la prochaine heure et demie. Enfin j'imagine.

VALENTIN : Comme vous le voyez, ma femme donne déjà le meilleur d'elle-même, elle fait un gros effort pour me venir en aide.

LE CONSEILLER (*amusé, s'adressant aux deux*) : Petite question au passage : êtes-vous sûrs de vouloir me consulter ?

VALENTIN : Je suis désolé, monsieur, euh, docteur. Il faut que vous sachiez qu'en venant ici nous avons eu une...

JOANA : ... violente...

VALENTIN : ... petite...

JOANA : ... dispute...

VALENTIN : ... discussion. C'est la raison de l'attitude un peu... euh... tendue de ma femme.

JOANA : C'était une erreur de venir ensemble. Normalement, nous faisons le trajet séparément. En règle générale d'ailleurs, nous prenons des chemins différents. Nous nous en sortons mieux quand chacun suit sa voie, nous avons davantage l'habitude. Pas vrai Valentin ?

LE CONSEILLER (*aimablement*) : Je vous le demande franchement : voulez-vous rester ou avez-vous

changé d'avis ? Il n'y a pas de honte, vous ne seriez pas les premiers, et je ne le prendrais pas mal du tout si en chemin vous aviez pris conscience que....

JOANA : Évidemment que nous restons, maintenant que nous sommes là.

Le conseiller examine le mari, qui a adopté une attitude passive.

VALENTIN : Mmh.

LE CONSEILLER : « Mmh », dans quel sens ?

JOANA : « Mmh », dans le sens que lui donne mon mari : « Oui, mais je décline toute responsabilité. » « Mmh », c'est presque sa philosophie de vie.

VALENTIN : Bon je pense que... nous allons. Ma femme va arriver à... se calmer... un peu... peut-être.

Le conseiller sourit, puis tape une fois dans ses mains, comme s'il voulait donner le signal du départ.

LE CONSEILLER (*lentement, solennellement, comme pour un discours électoral*) : Chère madame Dorek, cher monsieur Dorek, vous avez donc choisi ensemble, j'insiste, « ensemble », de me consulter pour une thérapie de couple. Nous sommes convenus par téléphone qu'à la fin de la séance vous décideriez si vous souhaitiez continuer à avoir recours à mes services. Quoi qu'il en soit, je suis heureux que vous m'ayez trouvé. Votre trajet commun s'est peut-être mal passé et je ne sais pas dans quel état est votre relation – mais le simple fait que vous soyez assis ici tous les deux me prouve qu'il existe un lien entre vous. Je ne veux pas, je ne peux pas et je ne vais pas déterminer la force de ce lien ou ce qu'il peut encore faire tenir. Donc s'il vous plaît, n'attendez pas de moi que je joue les arbitres, que je vous prescrive ce que vous devez faire ou ne pas faire. Si vous voulez dire ce que vous avez sur le cœur, cela dépend de vous deux. Si vous voulez sauver, préserver ou consolider quelque chose, cela dépend de vous deux. Si vous souhaitez des changements ou des améliorations, cela dépend...

JOANA (*l'interrompant*) : ... de nous deux ! Nous deux !

LE CONSEILLER : Tout à fait. Si vous voulez mettre fin à quelque chose, ou plutôt recommencer, cela ne dépend évidemment que de vous. Je ferai mon possible pour vous aider à mieux comprendre ce que vous voulez – ce que veut chacun de vous, mais surtout ce que vous voulez tous les deux. Et sous quelle forme votre relation peut perdurer.

JOANA : Eh bien, voilà qui promet d'être intéressant.

LE CONSEILLER : Je vais essayer de m'attacher à ce qui vous lie l'un à l'autre pour mettre en avant le consensus et non les divergences, la lumière plutôt que l'ombre. Mais d'abord j'aimerais vous demander ce que vous attendez de cette thérapie, dans l'idéal. Si vous le permettez, je vais commencer avec vous, madame Dorek : quelle serait, d'après vous, l'issue parfaite de cette thérapie pour votre mari, ce qui lui ferait dire : « Ça valait vraiment le coup » ?

JOANA : Je crois qu'il vaudrait mieux, pour l'ambiance, que vous lui demandiez directement. Pour une fois, il est là.

LE CONSEILLER : Je vais le faire, mais d'abord j'aimerais avoir votre point de vue, madame

Dorek, selon vous, quelle serait l'issue idéale de cette thérapie pour votre mari ?

JOANA : L'issue idéale ? Que la thérapie confirme l'hypothèse qu'il... qu'il n'a commis aucune faute, oui, qu'il est infaillible.

VALENTIN : Je ne suis pas infaillible, tu le sais très bien.

JOANA : Exactement, je le sais. Mais toi, tu ne le sais pas. Il ne le sait pas. Il se croit infaillible, donc il pense qu'il n'a qu'à continuer à vivre comme avant. Oui, vivre comme avant, voilà quelle serait l'issue idéale pour mon mari, ce qui lui ferait dire : cette thérapie valait le coup.

VALENTIN : Ce n'est pas vrai.

JOANA : Si, il vivrait comme avant, et moi humblement, je me répandrais en remerciements, heureuse d'être sa femme chérie. Sa femme *autrefois* chérie. Et aujourd'hui, au moins, mère à plein temps de ses enfants. C'est comme ça qu'il me voit, *moi*. S'il me voit encore.

VALENTIN : Ce n'est pas vrai du tout.

JOANA : Si, tu veux vivre comme avant. Il veut vivre comme avant. Et moi bien sûr, je devrais endosser toutes les charges familiales ou autres. Oui, décharger ses épaules du poids qui risquerait de s'abattre dessus, s'il s'aventurait par inadvertance dans le quotidien.

Valentin tend le bras en direction de sa femme et lève le pouce.

LE CONSEILLER (*impassible, se tourne vers le mari*) : Monsieur Dorek, quelle serait, d'après vous, l'issue idéale de cette thérapie pour votre femme, ce qui lui ferait dire : « Ça valait vraiment le coup » ?

VALENTIN : Ce qui lui ferait dire que ça valait le coup ? Mmh. (*Il se concentre.*) Qu'au final, ce soit moi le coupable, l'unique pénitent. Que je me mette à genoux pour lui dire : chérie, pardonne-moi...

JOANA (*l'interrompant*) : On peut rêver. Tu ne m'appelles pas chérie. Il ne m'appelle pas chérie. Il ne m'appelle jamais chérie. Chérie, c'était avant.

VALENTIN : Que je dise : chérie, pardonne-moi...

JOANA (*l'interrompant*) : Et il ne dit jamais « pardonne-moi » non plus.

VALENTIN : Joana, pourrais-tu s'il te plaît...

LE CONSEILLER (*l'interrompant*) : Oui, ce serait gentil, madame Dorek.

JOANA : Excusez-moi, je suis un peu...

LE CONSEILLER : Oui, c'est compréhensible.

VALENTIN : Si je... si je disais : chérie, pardonne-moi, à partir d'aujourd'hui tout va changer. En plus de mes obligations habituelles, je vais me charger des tiennes, et aussi de nos obligations communes. Je vais me charger de toutes les obligations. Et toi, tu peux faire ce que tu veux et oublier le reste. Voilà quelle serait l'issue idéale pour elle. À moi les obligations, à elle les envies, toutes, même les miennes. Je les lui cède.

JOANA : Valentin, je me passe volontiers de tes « envies » ! Tu peux nous épargner les détails.

VALENTIN : Il faut que vous sachiez monsieur, euh, docteur, que nous ne traversons pas une très bonne période.

LE CONSEILLER : Croyez-moi, aucun des couples qui viennent me voir ne traverse une très bonne période, monsieur Dorek. (*Silence.*) Madame Dorek, vous avez entendu ce qu'a dit votre mari. Maintenant, quelle serait l'issue idéale de cette thérapie pour vous ?

VALENTIN : Tu peux répondre sérieusement pour changer.

JOANA : L'issue idéale ? Honnêtement, je ne sais pas. En ce moment, nous sommes à des années-lumière de l'idéal. Je me contenterais de quelques pas dans la bonne direction.

LE CONSEILLER : Quelle direction serait la bonne ?

VALENTIN : Sa direction.

JOANA : Dit le type perdu.

LE CONSEILLER (*s'adressant aux deux, en connaisseur*) :
Mes compliments, vous formez une équipe très
au point dans les disputes. Vous avez une culture
du conflit de très haut niveau.

JOANA : Merci ! Mais attention au déclin culturel.
Quand mon mari retrouve ses esprits, le niveau
tombe rapidement sous celui de la mer.

VALENTIN : Le niveau n'est jamais assez profond,
ma femme parvient toujours à m'atteindre.

Bref armistice.

LE CONSEILLER : Bien, j'arrive à la fin de ma pre-
mière série de questions : monsieur Dorek, quelle
serait pour vous l'issue idéale de cette thérapie,
ce qui vous ferait dire : « Cela valait vraiment
le coup de venir » ?

VALENTIN (*il ferme les yeux, relève la tête, joint les
mains et les tend vers le ciel, comme s'il implorait la
pitié*) : La paix !

JOANA (*laconique*) : La paix.

LE CONSEILLER (*dynamique et entraînant*) : La paix ! Très bien. Madame Dorek, vous espérez quelques pas dans la bonne direction. Monsieur Dorek, vous voulez la paix. Ma proposition : essayons de faire ensemble quelques pas dans une direction pacifique. Pour cela, je voudrais vous suggérer un exercice. Cet exercice...

VALENTIN : Un exercice ? Déjà ? C'est obligatoire ?

LE CONSEILLER : Rien n'est obligatoire, monsieur Dorek. À quoi vous attendiez-vous ?

JOANA : À rien. Mon mari ne s'attendait à rien, mais il ne veut pas faire d'exercice. Ni parler. Et il ne veut rien changer. À part ça, tout lui va.

VALENTIN : Peut-être à ce qu'avant nous... que vous... avec votre savoir, votre expérience et votre point de vue... donc, peut-être à ce que nous fassions un exercice plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux... je veux dire un peu plus.

LE CONSEILLER : Vous ne vous connaissez pas assez ?

VALENTIN : Vous voulez dire nous deux, ma femme et moi ? Si nous nous connaissons déjà... bien... (*Il hésite.*)

JOANA : Bien assez. Tu peux le dire !

VALENTIN : Mais vous monsieur, euh docteur, vous ne nous connaissez pas du tout. Peut-être que vous nous verriez avec d'autres yeux... peut-être que vous nous regarderiez autrement si vous nous connaissiez davantage.

LE CONSEILLER (*réjoui*) : Très bien, monsieur Dorek. Ce que je pense de vous deux n'a aucune importance, mais j'accueille avec joie votre suggestion. Je peux donc vous poser la question : à votre avis, que devrais-je savoir sur votre femme ?

VALENTIN (*irrité*) : Sur ma femme ?

LE CONSEILLER : Oui, sur votre femme. Qui est Joana Dorek ? Que fait-elle ? De quoi est-elle faite ? Quels sont ses point forts ? Qu'estimez-vous particulièrement chez elle ?

VALENTIN : Ce que j'estime particulièrement chez elle ?

LE CONSEILLER : Oui, par exemple.

JOANA : Je suis curieuse de le savoir.

Joanna se renverse en arrière, savourant sa position d'observatrice.

VALENTIN : Elle est très... comment dire ?

LE CONSEILLER : Oui ?

VALENTIN (*bougon*) : Intelligente. Oui, elle est intelligente, c'est une femme intelligente et cultivée. Elle est historienne, oui, c'est quelque chose que j'estime chez elle. Elle est intelligente, cultivée et travaille beaucoup. Et elle a su tout concilier, les études, le travail, les enfants, la maison, le quotidien...

JOANA : Et toi.

LE CONSEILLER (*très vite, ravi*) : Vous avez des enfants ?

VALENTIN : Oui, deux, Hubert et Luise. Hubert est le plus jeune, il a... en décembre, il aura...

JOANA : Treize ans.

VALENTIN : Luise a deux ans de plus. Avec Luise, cela n'a pas toujours été facile, nous avons traversé quelques crises.

JOANA : Nous ?

VALENTIN : Oui, nous. Joana a traversé les crises de Luise. Et j'ai traversé celles de Joana, de Joana et de Luise. C'était donc deux fois plus difficile quand je rentrais à la maison.

JOANA (*exaspérée, à Valentin*) : Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'était pas deux fois plus difficile, tu n'as rien traversé du tout, car tu ne rentrais pas à la maison. Voilà ce qui se passait. Disons la vérité.

LE CONSEILLER (*s'interpose avec énergie*) : Revenons à la question de départ, qui concernait ce que vous estimez chez votre femme, monsieur Dorek. Vous dites qu'elle est très intelligente, très cultivée,

qu'elle travaille beaucoup. Vous voyez autre chose ? D'un point de vue plus émotionnel ?

VALENTIN : Oui, d'un point de vue émotionnel... elle est surtout... émotive. Très...

LE CONSEILLER : Sensible ?

VALENTIN : Oui, enfin à certaines émotions. Je dirais qu'elle a un certain... tempérament. Passionné, serait une façon de le décrire. Elle démarre au quart de tour.

JOANA : Uniquement avec toi.

LE CONSEILLER : Mais peut-être est-elle aussi très fragile, sentimentale, vulnérable ?

VALENTIN : Oui. Et susceptible. Très susceptible.

JOANA : Seulement en ce qui te concerne.

LE CONSEILLER : Très bien. Merci ! Madame Dorek maintenant, même question : quels sont les points forts de votre mari ? Qu'estimez-vous particulièrement chez lui ?

VALENTIN : Il ne va pas y avoir grand-chose.

JOANA : C'est un réaliste. C'est un trait que j'estime chez lui. Un réaliste et un minimaliste. Je lui envie ces qualités. Il parvient à simplifier les choses les plus complexes. C'est tout un art.

LE CONSEILLER : Que fait-il dans la vie ?

JOANA : Des sous-ensembles.

LE CONSEILLER : Pardon ?

JOANA : Des modules. Des éléments d'avions. Il travaille dans l'industrie aéronautique. Dans une grosse entreprise. Il est cadre... cadre... tu es quoi exactement ?

VALENTIN : Directeur technique.

JOANA : Directeur technique. Il dirige une équipe, anime des projets de recherche, ce genre de choses.

LE CONSEILLER : Ce doit être un poste à haute responsabilité.

JOANA : Oui, à haute responsabilité – au bureau. Il a tellement de responsabilités au travail, qu'il n'est plus capable d'en endosser une seule à la maison.

VALENTIN : Tu es obligée de tout associer à un reproche ?

JOANA : Non, pas tout, juste l'essentiel ! Tu ne vas quand même pas prétendre que tu...

LE CONSEILLER (*l'interrompant avec énergie*) : Pardon, nous en étions aux points forts de votre mari. Vous voyez autre chose, madame Dorek ?

JOANA (*elle soupire*) : Mmh, vous auriez dû me poser la question il y a dix-sept ans.

LE CONSEILLER (*réjoui*) : Ah oui ? Et qu'auriez-vous répondu il y a dix-sept ans ?

Les traits de Joana s'éclairent. Sa voix s'adoucit. On la voit soudain sous un jour nouveau.

JOANA : D'accord. Il y a dix-sept ans, j'aurais répondu que c'était... un type drôle, original,

décalé, charmant. (*Elle réfléchit.*) Et attentionné, oui, il pouvait être très attentionné. (*Elle réfléchit.*) Et il était compréhensif. (*Presque enthousiaste.*) Il avait du style et du goût.

VALENTIN (*sèchement*) : Merci.

JOANA (*sentimentale*) : Et il était gentil avec moi. Parfois même... très gentil... à sa façon... oui, extrêmement gentil même. Il m'avait bricolé un calendrier de l'avent avec des coquilles de noix, vingt-quatre, il les avait vidées, il ne restait que les coquilles, et chacune renfermait un papier, avec un compliment, qu'il avait composé lui-même, juste pour moi. (*Silence.*) Oui, il était adorable. Et tendre (*Émue, radieuse, douce.*) Et il était amoureux. (*Silence.*) De moi. (*Silence.*) Et moi. (*Silence.*) De lui.

LE CONSEILLER : Très bien.

Long silence.

JOANA (*revenue à la réalité*) : Il y a dix-sept ans.

Silence.

LE CONSEILLER : On peut en rester là ?

Silence.

LE CONSEILLER (*avec entrain, prêt à passer à l'action*) :
Bien. Je propose donc que nous attaquions le premier exercice. Vous n'avez rien à faire, à part prendre vos chaises et les mettre face à face.

Ils s'exécutent avec hésitation et se placent le plus loin possible l'un de l'autre.

Et maintenant rapprochez-vous.

Ils s'approchent un peu, à contrecœur.

Pas un peu plus près, pas beaucoup plus près, mais près l'un de l'autre. Vraiment près.

Le processus de rapprochement spatial se poursuit, lent et saccadé.

Très bien ! Maintenant, levez les mains et ouvrez-les, paumes vers le haut. Bon ! Pour mieux vous concentrer sur l'exercice, fixez un point au sol ou sur le mur d'en face, ou bien fermez les yeux.

Il fixe, elle ferme les yeux. Le conseiller parle lentement. Ses paroles s'écoulent comme le flot continu d'une musique de supermarché.

Vous êtes attentifs à votre propre respiration. Inspirer. Expirer. Vous êtes concentrés sur vos mains, sur les sensations qu'elles éprouvent, ouvertes à tout ce qui peut arriver. Peut-être sentez-vous une connexion invisible se former entre vos mains et celles de votre partenaire. Une sorte de circuit ? Une convergence ? Un petit champ énergétique ?

Et maintenant, j'aimerais que vous pensiez à un moment positif dans votre relation, même si c'était il y a longtemps...

JOANA (*très bas, à peine ou pas audible pour le conseiller*) : Très longtemps.

LE CONSEILLER : ... pendant que le souvenir émerge ou qu'il s'installe, prenez le temps de visualiser la situation. Ramenez-la à vous, tout près, comme si elle avait lieu en ce moment. Vous retrouvez le même environnement. Les odeurs. Les bruits. L'atmosphère. Votre voix. Celle de votre partenaire.

VALENTIN : Et si personne ne parle ?

LE CONSEILLER (*d'un ton plus abrupt*) : Ou le silence. S'il vous plaît, ne parlez pas ! (*Le flot reprend.*) Le silence. L'expression sur le visage de votre partenaire. Les sensations. Peut-être un contact. Vous n'avez pas de mal à penser à une de ses qualités, même si vous ne la retrouvez plus dans votre relation actuelle. Laissez cette pensée s'épanouir, afin d'en être pénétrés, de ressentir ce que cette qualité signifie pour vous.

Joana laisse ostensiblement échapper de l'air par ses lèvres entrouvertes, en signe d'effort et de concentration.

LE CONSEILLER : Et maintenant, imaginez que vous vous réveillez, un miracle est arrivé : pendant que vous dormiez à poings fermés, vos problèmes de couple se sont évaporés. C'est le matin. Vous ne savez pas comment c'est arrivé, mais vous vous réveillez avec la certitude que le miracle a eu lieu. Étonné, vous constatez que quelque chose n'est plus pareil. Quoi ? Que percevez-vous ? Que ressentez-vous de différent ? Qu'est-ce qui a changé chez vous ? Chez votre partenaire ? Quel en est l'effet sur vous deux ? Sur votre relation ?

Quoi qu'il en soit, vous sentez que vous êtes sur la bonne voie. Et vous poussez la rêverie plus loin.

VALENTIN : Encore plus loin ?

JOANA : Silence.

LE CONSEILLER (*légèrement agacé*) : S'il vous plaît, ne m'interrompez plus !

VALENTIN : Ok, ok, ok.

LE CONSEILLER (*le flot continue*) : Arrive le matin suivant. Puis celui d'après. Les jours deviennent des semaines et votre relation avance pas à pas dans la direction désirée. Vous êtes débarrassés d'un poids, vous gagnez en légèreté et en vivacité. Et tout à coup, vous avez la certitude que la crise est derrière vous. Vous sentez que vous avez eu raison, à l'époque, de faire ce premier pas, qui a entraîné les suivants.

À présent, vous êtes riches d'une nouvelle expérience et rétrospectivement vous êtes conscients de ce que cette crise a eu de positif, de ce qu'elle vous a apporté à tous les deux, vous, madame Joana Dorek, et vous, monsieur Valentin Dorek.

Attardez-vous un peu là-dessus. Savourez cette expérience.

(Silence.)

Si vous voulez, vous pouvez partager votre ressenti avec votre partenaire à l'aide de vos mains ouvertes.

Hésitants, ils commencent tous deux à bouger leurs mains et leurs doigts avec maladresse. Elle a l'air de tâtonner dans le vide, alors que les mains de son mari s'agitent sans conviction, comme pour faire un signe de reconnaissance ou d'adieu.

Et maintenant, ouvrez les yeux pour vous regarder un moment, sans rien dire.

Il lève la tête, elle ouvre les yeux. Instant dramatique. Des regards concentrés, enchevêtrés à proche distance, une tension palpable. Soudain, il se détourne, met ses mains devant sa bouche, se racle la gorge, tousse, enchaîne avec quelques bruits analogues, apparemment irrépressibles, se remet dans sa position d'origine et, comme sur commande, plonge son regard dans celui de sa femme.

VALENTIN : Désolé. L'air sec. *(Il renforce son propos par une dernière petite toux.)*

JOANA (*détourne le regard*) : Bien sûr ! L'air sec.

LE CONSEILLER : Très bien, vous pouvez remettre vos chaises à leur place.

Ils déplacent les chaises et s'assoient. L'espace entre leurs sièges semble encore accru par rapport à la situation d'origine.

J'aimerais savoir si vous voulez commenter cet exercice, si vous avez des remarques importantes, ou si nous passons à autre chose.

Silence.

LE CONSEILLER : Cet exercice est très intense et dans le cadre de la séance il devrait si possible... enfin de toute façon... être commenté... ou pas.

Silence.

LE CONSEILLER : Bien, alors on en reste là ?

JOANA (*laconique*) : Oui, restons-en là. Qu'en penses-tu Valentin ? On peut passer à autre chose. Non ? Je trouve qu'on devrait pouvoir

plus souvent en rester là. Tu ne trouves pas, Valentin ?

VALENTIN : Je crois que ma femme a une remarque à faire.

JOANA : Aurais-tu la bonté de me laisser décider si oui ou non j'ai quelque chose à ajouter ? De toute façon, c'était évident que tu n'aurais rien à dire. Bon. Donc on peut en rester là.

Silence.

LE CONSEILLER : Très bien. Je propose...

JOANA : J'ai une remarque.

LE CONSEILLER : Allez-y, madame Dorek.

JOANA : Cette histoire de miracle, ça n'a pas du tout marché avec moi. Ce n'est pas une critique, vous avez très bien parlé, et la structure de l'histoire était... la construction... et les images mentales.... c'était très intéressant. Tellement positif. J'ai même trouvé d'emblée une qualité de mon mari.

LE CONSEILLER (*réjoui*) : Ah oui ? Vous voulez nous en faire part ?

JOANA (*elle réfléchit*) : J'aimerais bien, mais je l'ai à nouveau oubliée. Ce n'était pas une qualité extraordinaire, de celles qu'on garde pour toujours en mémoire. J'ai pensé à... à un souvenir positif avec... euh... Valentin, il y a longtemps, très longtemps. Ensuite, c'est arrivé.

LE CONSEILLER : Quoi ?

JOANA : Exactement ce que vous disiez : un miracle s'était produit, tous les problèmes avaient disparu, nous avions surmonté la crise. Et vous nous avez demandé ce qui avait changé et à quoi nous repèrerions ce nouvel état de choses. Là, j'ai eu des fourmis dans les mains, j'ai senti une étincelle jaillir jusqu'à mon mari. Il était assis face à moi, sous mes yeux, et se creusait la cervelle, faisait un effort désespéré pour réfléchir, pour savoir comment il repèrerait la disparition du problème. C'est là le drame : il ne s'en apercevrait pas. Jamais. Même pas en rêve. Car pour savoir qu'il n'y a plus de problème, encore faut-il reconnaître qu'il y en avait un. Et cela, il en

est incapable, car il ne repère pas les problèmes. Pour lui, ils n'existent pas. C'est ça le drame.

Suit un débat virulent.

VALENTIN (*énergique*) : Attends, attends, attends. Là, c'est trop. Comment peux-tu dire ça ? Évidemment que j'identifie les problèmes. Depuis des années, je ne vois plus que ça. Est-ce que je serais là, sinon ?

JOANA (*très fort*) : Tu me vois *moi*, je suis le seul problème que tu identifies. C'est pour cela que tu es là. À cause de moi et de Luise. Elle lui a dit : « Papa, je ne suis plus ta fille si tu n'y vas pas. » C'est pour ça qu'il est là.

VALENTIN : Mais c'est n'importe quoi, ça sort de nulle part.

JOANA : Ça ne sort pas de nulle part. Les enfants ont pris cela en pleine figure. Tes... tes... tes escapades.

VALENTIN : Quelles escapades ? De quoi parles-tu ?

JOANA (*furieuse*) : Tu sais très bien de quoi je parle. Tous ces mensonges qui se sont étalés sur des années... ou des mois, cette histoire de fesses peu ragoûtante avec Brischit.

LE CONSEILLER : S'il vous plaît, nous devrions...

JOANA (*intarissable, au conseiller*) : En réalité, elle s'appelle Brigitte et vient de Neujedlersdorf, où elle tient une boutique. Vous ne pouvez pas imaginer cet endroit, c'est une boutique où vous ne voudriez pas être surpris en plein jour... je veux dire, avec des achats et le porte-monnaie sous le bras. Bref. Pour lui, Brischit, c'était... comme si elle venait de l'avenue Montaigne. J'entends encore sa voix au téléphone : Brischit, Brischit, ma chérie, tu me manques ! Valentin, tu crois que je peux oublier ça ?

LE CONSEILLER : Peut-être devrions-nous...

VALENTIN (*indigné*) : Non, Joana ! Tu n'es pas sérieuse, de me ressortir cette vieille histoire... cette banale histoire remâchée un milliard de fois, finie depuis longtemps... Depuis des années je n'ai eu aucun contact avec elle, pas le moindre. Tu le sais très bien.

JOANA : Et comment je devrais le savoir ? Neujedlersdorf n'est pas hors du monde. En tout cas pas hors du tien.

VALENTIN (*fort*) : Non, Joana, ça non ! Tu ne peux pas utiliser ça ici comme si c'était un problème actuel. Je ne le permettrai pas. C'est de l'histoire ancienne. Oui, c'était une erreur de ma part, tout le monde fait des erreurs, pas vrai monsieur, euh, docteur... Je l'ai reconnu il y a longtemps. Je me suis laissé séduire. Je me suis trompé, une fois...

JOANA (*très fort*) : Une fois ? Tu t'es trompé au moins deux fois par semaine, ou tu m'as trompée, ou tu as trempé dans je ne sais quoi, je ne sais pas comment décrire cette histoire, pendant des années.

VALENTIN : Ça a duré cinq mois !

JOANA : Pour moi, ça a duré des années.

LE CONSEILLER : Bien, bien. Maintenant, nous devrions...

Le couple est absorbé par sa violente dispute et ignore le conseiller.

VALENTIN : Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Je me suis excusé des centaines de fois, je me suis écrasé devant toi, tu me l'as fait payer, tu m'as puni par ton dégoût. J'ai compris la leçon...

JOANA : Ouh, j'en ai les larmes aux yeux !

CONSEILLER : Très bien, à présent nous allons...

VALENTIN (*agressif*) : Et d'ailleurs, j'y pense, et Guido ? Ce n'était personne, Guido ? Raconte à monsieur... euh, au docteur.... qui est Guido ! Cela va l'intéresser.

LE CONSEILLER : Inverser les rôles...

JOANA : Guido ? Ne sois pas ridicule. Tu ne peux pas comparer Guido et Brischit. Guido, c'était avant toi, enfin, entre toi et toi. À une époque où nous pataugions déjà dans la boue... dans la crise, jusqu'au cou. Mais toi, tu ne voulais rien admettre.

LE CONSEILLER : Inverser les rôles...

VALENTIN (*particulièrement fort*) : Arrête de me reprocher en permanence de ne rien comprendre. Tu crois que je suis stupide ? J'ai tout admis ! Tout ! Quand on t'admet, toi, dans sa vie, on doit tout admettre ! Même Guido ! J'ai très bien compris ce qu'il en était. Alors si tu ressors Brischit, je ressors Guido.

LE CONSEILLER : Inverser les rôles. Inverser les rôles. Inverser les rôles...

JOANA : Au moins, Guido savait écouter.

LE CONSEILLER : Inverser les rôles...

VALENTIN : Il n'avait pas le choix. Tu ne l'as pas laissé dire un mot, car tu ne laisses personne dire un mot. Guido n'avait aucune raison de mieux s'en sortir que...

LE CONSEILLER (*hurle*) : Inverser les rôles !

Le couple se tait et regarde le conseiller avec étonnement. Celui-ci semble être le premier surpris par son cri

d'énervement et tente de reprendre immédiatement l'air assuré du professionnel sérieux et chaleureux.

LE CONSEILLER : Inverser les rôles. Très bien ! Nous allons procéder à une petite inversion des rôles et pour ce faire, j'aimerais vous demander d'échanger vos places. Madame Dorek, asseyez-vous s'il vous plaît à la place de monsieur Dorek. Monsieur Dorek, ici, s'il vous plaît. *(Ils changent de place.)* Très bien.

Vous n'avez pas seulement échangé vos places, vous vous êtes glissés dans un autre rôle, vous êtes dans la peau de l'autre.

VALENTIN *(sidéré)* : Je dois me mettre dans la peau de Joana ?

LE CONSEILLER : Tout à fait. Vous êtes dans la peau de madame Dorek. Et madame Dorek est dans la vôtre.

Joana grimace et fait mine de se secouer.

LE CONSEILLER : Vous avez échangé vos personnalités, vos pensées, vos sentiments, vos points de vue et votre façon de parler.

VALENTIN : C'est censé nous aider ?

LE CONSEILLER : Cela dépend de vous, de vous deux. C'est plein d'enseignements. De toute façon, je pense que cela vaut la peine d'essayer. Je vous invite donc à discuter en échangeant les rôles, à vous comporter comme votre partenaire le ferait, selon vous, dans une situation identique. Madame Dorek, je vous demande de vous comporter comme si vous étiez monsieur Dorek. Monsieur Dorek, je vous demande de vous comporter comme si vous étiez madame Dorek.

Silence. Valentin est toujours irrité et un peu perplexe. Joana s'entraîne à imiter les gestes de son mari et à faire les grimaces qu'elle lui attribue.

LE CONSEILLER : Bien, vous pouvez continuer à vous disputer !

Silence.

JOANA : Bon, mais j'ai besoin qu'on me lance.

LE CONSEILLER : Peut-être que madame Dorek (*il montre Valentin*) peut penser à une situation récurrente dans votre quotidien.

VALENTIN : Là je dois dire quelque chose que Joana dirait normalement ?

JOANA (*l'imité*) : Là je dois dire quelque chose que Joana dirait normalement ?

LE CONSEILLER : C'est ça.

VALENTIN : Et concrètement, je me le dis à moi-même ?

JOANA (*en Joana, à Valentin*) : Tu ne le dis pas TOI à toi-même. Mais tu le dis TOI comme si tu étais MOI à toi-même. Tu es moi. Et je suis toi. C'est si difficile à comprendre ?

VALENTIN : Non, ce n'est juste pas très normal. On est soi-même, pas un autre. Ou une autre. Ou toi. Sinon, on devient schizophrène.

JOANA (*en Joana*) : Valentin, s'il te plaît, commence !

LE CONSEILLER : Essayez !

VALENTIN : Donc, en étant Joana ?

JOANA (*énermée*) : Oui, commence, à la fin !

VALENTIN : Ok. (*En Joana, aussi acerbe que possible.*)
Bonsoir ! Pourquoi rentres-tu si tard ?

JOANA (*en Valentin, revêche*) : Réunion ! Je préfère que tu ne m'en parles pas. Encore mieux, que tu ne me parles pas. On mange quoi ?

VALENTIN (*au conseiller*) : Je dois répondre ce que répondrait Joana ?

JOANA (*se tordant les mains*) : Valentin, s'il te plaît !

VALENTIN : Ok. (*À nouveau acerbe.*) Ce qu'on mange ? Comme d'habitude. Rien. Dans cette maison, on ne cuisine que pour les enfants.... pour les ados pubères qui n'ont rien à faire de leur journée... à part jouer à l'ordinateur. Ils sont en pleine croissance. Tu es déjà grand !

JOANA (*en Joana*) : Je ne dirais jamais ça comme ça.

VALENTIN : Mais tu le penserais.

JOANA : Tu ne dois pas dire ce que je pense, mais ce que je dis. Ce que je pense, je le pense pour moi seule.

LE CONSEILLER : Poursuivez. Vous allez entrer de mieux en mieux dans le rôle.

JOANA (*en Valentin*) : Donc tu n'as pas fait la cuisine ? Très bien, ciao !

VALENTIN (*en Joana*) : Où vas-tu encore ?

JOANA (*en Valentin*) : Chez le Chinois. Pour que tout l'appartement sente le chop suey.

VALENTIN (*en Valentin*) : Ça non plus je ne l'aurais jamais dit !

JOANA (*en Joana*) : Mais il sent le chop suey, l'appartement, tout l'appartement, même la chambre.

LE CONSEILLER (*s'interpose*) : S'il vous plaît, continuez !

VALENTIN (*en Joana*) : Ok. Tu vas chez le Chinois ? Il est neuf heures, qui va faire des maths le ventre vide avec Hubert ?

JOANA (*en Valentin*) : Il va y arriver tout seul. Et sinon, il abandonnera l'école. De toute façon, l'école ne sert à rien, il n'y aura plus de boulot pour les jeunes. Le monde n'en a plus pour longtemps. Et maintenant je vais chez le Chinois. Ne m'attendez pas pour le petit déjeuner.

VALENTIN (*en Joana*) : Tu y vas ? Et ma frustration, si tu n'es pas là ?

JOANA (*en Valentin*) : Mmh.

Silence. Ils semblent épuisés.

JOANA (*au conseiller*) : Ça me déprime encore plus de me mettre dans sa peau !

VALENTIN (*au conseiller*) : C'est épuisant d'être hargneux en permanence. Pas étonnant qu'elle ait des migraines après.

LE CONSEILLER : Et si vous essayiez avec des mots aimables, avec une scène positive ? Si vous étiez gentils l'un envers l'autre ? Un peu d'apaisement. Quelques pas dans la bonne direction. C'est ce que vous voulez. C'est pour ça que vous êtes là ! Par exemple, quand votre mari vous fait un compliment, madame Dorek, que dit-il ? Comment le dit-il ? Voulez-vous essayer ?

JOANA : Et à quand doit remonter ce phénomène miraculeux ?

LE CONSEILLER : Cela n'a pas d'importance. Vous avez tout en mémoire, même les bons moments qui datent un peu. En y pensant, en faisant revivre ces images, en vous immergeant dans ces situations, vous les rendez actuelles. Et vous pouvez en tirer une énergie positive ici et maintenant.

JOANA : Ici et maintenant. Ah, ah ! Bien, essayons.

Pause.

JOANA (*en Valentin*) : Jolie robe !

VALENTIN (*en Joana*) : Merci. Soldes d'été.

JOANA (*en Valentin*) : Sexy.

VALENTIN (*en Joana*) : La robe ou moi ?

JOANA (*en Valentin*) : Toi dans cette robe.

VALENTIN (*en Joana*) : Merci.

JOANA (*en Valentin*) : De rien.

LE CONSEILLER (*tout bas*) : Encore, encore, encore !

JOANA (*au conseiller*) : Sur la robe, je suis à court d'idées.

Silence.

VALENTIN (*en Joana*) : J'ai passé une bonne soirée hier. Avec toi.

JOANA (*irritée*) : Hier ? Ah. Ah oui. Ok, si tu veux, pourquoi pas hier. (*En Valentin.*) Oui. C'était bien. C'était bien cette soirée avec toi. Qu'est-ce qui était le mieux ? Je veux dire, pour toi ?

VALENTIN (*en Joana*) : De nous retrouver tous les deux, pour une fois, sans les enfants.

LE CONSEILLER : Très bien !

VALENTIN (*en Joana*) : Et pour toi ?

JOANA (*en Valentin*) : Ah, tout, le ciné, le dîner. Et surtout la fin de la soirée.

VALENTIN (*en Joana*) : Tu veux dire...

JOANA (*en Valentin*) : Oui, ça, tu sais à quel point c'est important pour moi.

VALENTIN (*un mélange de Joana et de Valentin*) : Tu insinues que pour toi... donc, dans le cas présent, pour moi... mais a priori pour toi... ce n'est pas très important ?

LE CONSEILLER : Attention, attention !

JOANA (*en Valentin*) : À une certaine époque, c'était plus important pour toi (*elle se désigne elle-même du doigt*).

VALENTIN (*en Joana*) : Oui, à une certaine époque ! Mais tu sais ce que c'est : les enfants, le stress, la double journée, la fatigue, les migraines, les hormones, les beaux-parents, le boulot, le foyer, le sèche-cheveux. J'ai déjà parlé des hormones ? La machine à laver, les cours de yoga, la vidange, le rhume des foins...

JOANA (*en Joana*) : Tu peux arrêter, on a compris !

LE CONSEILLER : Oui, mais hier soir, hier soir, c'était autre chose, hier soir vous étiez particulièrement... en harmonie. Comment était-ce hier soir, comment était la fin de la soirée ?

VALENTIN (*en Valentin*) : Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Vous voulez des détails ? Des imitations ?

LE CONSEILLER : Je ne veux rien savoir. Je veux que vous poursuiviez votre discussion sur cette belle soirée ensemble, en continuant d'inverser les rôles.

JOANA (*en Valentin*) : Ok. Donc comme on l'a dit, c'était une soirée réussie hier, surtout la fin

au lit, car tu étais si... enthousiaste, ou du moins docile, et j'ai enfin pu... vraiment... faire mes preuves.

VALENTIN (*en Joana*) : Oui, exactement, tu vois, ce n'est pas difficile de me, donc de te, rendre heureux. Valentin, au cours de nos années de mariage, tu as appris à te contenter de peu. Par la force des choses. C'est quelque chose que j'estime beaucoup chez toi. Il y a peu d'hommes qui...

JOANA (*en Valentin*) : Oui, oui, je ne mérite pas tant d'éloges. J'ai aussi mes faiblesses. Parfois, je suis un peu ignare. La plupart du temps, pour être honnête. Et avec toi, Joana, c'est si facile d'être honnête.

Le conseiller secoue la tête avec un geste résigné.

VALENTIN (*en Joana*) : Cela doit venir de moi. Et de mes origines. Mon arrière-arrière-arrière-grand-mère paternelle était une... une porte de prison. Et mon arrière-arrière-arrière-grand-mère maternelle devait être... une pince, une tenaille, même.

JOANA (*en Valentin*) : Et moi, malheureusement, je suis issu d'une dynastie de sacs congélation et de lavettes.

LE CONSEILLER (*amer*) : Très bien, arrêtons là le jeu de rôle. Vous pouvez reprendre vos places.

Ils échangent à nouveau leurs places.

Silence.

JOANA (*au conseiller*) : Je suis désolée, mais ça ne marche pas.

LE CONSEILLER (*affable*) : Vous n'avez pas à être désolée vis-à-vis de moi.

JOANA : Vis-à-vis de qui alors ?

LE CONSEILLER : Peut-être vis-à-vis de votre mari.

VALENTIN : Elle n'a jamais été désolée de quoi que ce soit vis-à-vis de moi.

LE CONSEILLER : Et vous, êtes-vous parfois désolé vis-à-vis de votre femme ?

VALENTIN : En ce moment, pour être honnête, non. Elle fait en sorte qu'il soit presque impossible d'être désolé de quoi que ce soit.

LE CONSEILLER : Imaginons qu'elle fasse en sorte que ce soit possible. De quoi seriez-vous désolé ?

VALENTIN : Vous posez toujours des questions tordues.

JOANA : C'est bien simple. Il ne serait désolé de rien ! Il vaut donc mieux que je fasse en sorte que ce soit impossible. Je m'épargne des déceptions. Simple autoprotection.

VALENTIN : Je serais désolé que... que cela ait mal tourné, entre nous.

LE CONSEILLER : Comment ça, « mal » ?

VALENTIN : Ben, juste mal. D'une certaine façon... nous nous sommes... éloignés l'un de l'autre.

JOANA : *Tu* t'es éloigné.

VALENTIN (*au conseiller*) : Vous voyez, c'est ce que je veux dire. Quel que soit le sujet, dès qu'il faut trouver un coupable, c'est toujours moi.

JOANA : Son flegme est insupportable. Tout ça ne l'affecte aucunement. « Ben, ça a mal tourné. » « Ben, malheureusement, très malheureusement, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre. » D'une certaine façon. À un certain moment. Quelque part.

VALENTIN : C'était un... processus. On ne peut pas dire quand ça a commencé. Ni comment.

JOANA : Ça a commencé avec les enfants, avec Luise. C'était trop fatigant pour toi, c'était du travail, ça ne t'amusaient plus.

VALENTIN : Un enfant, ce n'est pas du travail. Un enfant c'est juste... un enfant. Mais pour toi, dès la première seconde, Luise a été du travail. Et Hubert – deux fois plus de travail. Pour toi, tout était du travail, la vie était devenue un travail.

JOANA (*furieuse*) : Parce que tout le travail était pour moi, tu me le laissais. Parce que tu t'es

effacé. Parce que tu... tu... tu ne me parlais même plus.

VALENTIN (*calme, flegmatique*) : Malheureusement, on ne peut plus discuter avec toi depuis la naissance. Depuis les deux naissances. On ne peut que se disputer.

JOANA (*amère*) : Parce que tu as perdu tout intérêt pour notre relation. Parce que tu as perdu tout intérêt pour *moi*. Parce que tout cela a cessé de te concerner. Comment je vais, ce que je fais toute la journée. Ce que je ne peux plus faire toute la journée. Ce qui me manque. Tu ne te sens plus concerné. Aujourd'hui encore, ça ne te touche pas.

LE CONSEILLER : Et vous, madame Dorek, vous en êtes très affectée.

JOANA : Oui.

LE CONSEILLER : Vous êtes blessée.

JOANA : Oui.

LE CONSEILLER : Vous êtes triste.

JOANA : Oui.

LE CONSEILLER : Vous êtes en colère.

JOANA : La colère est un moyen d'expression.

LE CONSEILLER : Et vous avez l'impression que votre mari vous laisse seule avec la violence de vos émotions.

JOANA : Oui, exactement. Il ne veut pas s'en mêler. Tout glisse sur lui.

VALENTIN : Elle me tient à distance.

Le conseiller saute sur ses pieds, volontaire et inspiré.

LE CONSEILLER (*pour lui-même*) : Elle affirme : il ne veut pas s'en mêler. Il affirme : elle me tient à distance. Première hypothèse : il ne s'en mêle pas, car il part du principe qu'elle le tient à distance. Seconde hypothèse : elle le tient à distance, car elle part du principe qu'il ne veut pas s'en mêler. Il esquivé. Elle esquivé. Il s'éloigne. Elle s'éloigne.

(Tourné vers ses clients.) Ok. Essayons quelque chose. Un exercice que je tiens d'un excellent collègue de Hambourg : l'exercice du poing. Pour cela, je vais vous demander de vous lever et de venir à côté de moi.

Joana et Valentin se rapprochent du conseiller avec hésitation. Les gestes et mimiques qui suivent sont bien visibles.

Maintenant, je vous demande de vous placer à un mètre l'un de l'autre. Non, pas dos à dos, tournés l'un vers l'autre.

Le conseiller, tout près de Joana, s'adresse à elle.

Madame Dorek, s'il vous plaît, fermez votre poing gauche et tendez-le vers votre mari, au niveau de ses hanches. Très bien ! *(Silence.)*

Madame Dorek, ce poing représente votre cœur. Votre cœur prisonnier de sa colère, de son humiliation, de sa tristesse.

Le conseiller se tourne vers le mari.

Monsieur Dorek, vous devez essayer d'ouvrir le cœur de votre femme, représenté symboliquement par son poing gauche.

VALENTIN (*plutôt amusé*) : Vous voulez dire qu'il faut que je desserre son poing ?

LE CONSEILLER : Oui. Votre objectif est que votre femme ouvre son poing. Vous devez y arriver sans parler. D'une manière qui vous est propre. Qui correspond à votre personnalité, à votre être, à votre tempérament, à votre relation à votre femme.

VALENTIN : Difficile.

Le conseiller se tourne à nouveau vers Joana.

Madame Dorek, vous non plus ne devez pas dire un mot pendant l'exercice.

VALENTIN (*marmonnant*) : Elle ne va pas y arriver.

LE CONSEILLER : Et vous ne devez ouvrir votre poing que si, et seulement si, il se produit un dé clic, si tout à coup vous vous dites, maintenant, c'est bon, maintenant je peux ouvrir.

S'adressant aux deux, dans la position d'un arbitre de boxe.

L'issue de l'exercice est totalement ouverte. Oubliez votre intelligence et suivez votre intuition. Il n'y a pas d'échec, pas de perdant, pas de bien ou de mal, juste l'acquisition d'expérience. Vous avez des questions ? (*Silence.*) Dans ce cas, nous pouvons commencer.

Comme dans une pantomime, on assiste à une série d'efforts de haute volée accomplis par Valentin pour ouvrir le poing de Joana. Dans un premier temps, il est sceptique, pensif, examine le poing avec respect, comme s'il s'apprêtait à mettre en marche un appareil inconnu et complexe, susceptible de lui abîmer les doigts à la moindre inattention. Dans un second temps, il tapote prudemment le poing, pour voir s'il n'est pas imprenable et vérifier comment il réagit au toucher. Suivent quelques tentatives délicates, douces, plus ou moins tendres, dont le manque de succès augmente sa nervosité et son agitation. Il essaie ensuite des attaques frontales ou par surprise. Il abandonne toute timidité, devient de plus en plus impatient, déterminé à atteindre son but. Il ne lâche jamais le poing des yeux, comme si celui-ci était autonome, détaché du corps de sa femme.

Madame Dorek lui oppose une attitude intransigeante, obstinée. Elle semble s'amuser à observer les échecs de son mari et à le provoquer avec sa posture inébranlable. Après un dernier et vaillant assaut pour tenter d'ouvrir le poing, Valentin interrompt brusquement l'exercice.

VALENTIN (*furieux*) : C'est absurde.

Il se retourne et se dirige vers sa chaise, pour s'y laisser tomber, découragé. Le conseiller, qui ne montre aucun signe de déception, conduit Joana à sa place.

LE CONSEILLER : Qu'est-ce qui est absurde, monsieur Dorek ?

VALENTIN (*furieux*) : Elle savait dès le début qu'elle n'ouvrirait pas le poing. Elle ne m'a laissé aucune chance.

JOANA (*laconique*) : Désolée, chéri. Il n'y a pas eu de dé clic.

Une dispute de plus en plus bruyante s'engage.

VALENTIN (*furieux*) : On ne peut faire ce type d'exercice qu'avec des gens... qu'avec des gens

avec qui on peut faire ce type d'exercice. Pas avec ma femme. Ma femme... n'aurait jamais ouvert son poing. Elle est bien trop têtue. Elle ne veut ouvrir ni son poing ni quoi que ce soit d'autre. Le seul qu'elle forcerait bien à s'ouvrir ici, c'est moi. Et avec... avec la méthode du casse-noix. Crac. Voilà comment elle voudrait que je m'ouvre.

JOANA : La méthode du casse-noix ? Peuh ! Et pourquoi casser une noix dont la coquille est vide ? Tes méthodes n'étaient pas franchement délicates. Valentin, tu n'as pas compris l'exercice. Tu n'as pas compris de quoi il s'agissait. (*S'adressant au conseiller.*) Peut-être devriez-vous lui réexpliquer de quoi il s'agit. Il n'a pas bien assimilé.

LE CONSEILLER (*s'adressant à elle, gentiment*) : Peut-être devriez-vous lui expliquer.

JOANA (*le poing fermé, tendu vers son mari*) : Valentin, ce n'est pas une serrure, ce n'est pas un frigo, ce n'est pas un coffre-fort, ce n'est pas une boîte de sardines. C'est un cœur. C'est *mon* cœur ! Mon cœur prisonnier de sa colère,

de son humiliation... euh... (*au conseiller*) et de quoi d'autre déjà ?

LE CONSEILLER : La tristesse.

JOANA : Oui, c'est ça, la tristesse. Mon cœur prisonnier de sa colère, de son humiliation et de sa tristesse ! Pour l'ouvrir, il ne suffit pas de le triturer, de taper dessus, de le malaxer, de le piquer, de le pincer. Si tu pouvais, tu arriverais avec ta perforatrice, avec ta perceuse. Parce que pour toi, t'occuper de mes sentiments, ce n'est rien d'autre qu'un... qu'un vague hobby manuel. C'est ça, notre mariage, un projet de bricolage !

LE CONSEILLER (*s'interpose, énergique et presque pathétique*) : Mais ce cœur, madame Dorek, ce cœur (*il désigne son poing, toujours ostensiblement fermé*), il a bien été conquis par votre mari.

VALENTIN (*grommelant*) : On ne le croirait pas.

LE CONSEILLER : Comment a-t-il fait ? J'aimerais bien le savoir. Comment a-t-il fait, à l'époque ?

Instant d'apaisement. Les traits du couple s'éclairent peu à peu. Tous deux semblent se laisser absorber par des souvenirs agréables.

LE CONSEILLER : Où vous êtes-vous rencontrés ?

JOANA : Sous l'eau.

VALENTIN : Dans une école de plongée. En Égypte. En vacances. Nous étions... ensemble... un couple de plongeurs. Nous nous sommes jetés à l'eau, je veux dire, nous avons plongé tous les deux.

LE CONSEILLER : Très bien ! Qui a fait le premier pas ?

VALENTIN : Moi. C'était moi ! Je lui ai demandé si elle voulait être mon acolyte. Ma partenaire. Enfin, ma partenaire de plongée. Elle a dit oui tout de suite.

LE CONSEILLER (*à Joana*) : Il vous a plu ?

JOANA (*douce, rêveuse*) : Oui ! C'était le premier, le seul homme qui avait l'air sexy en combinaison de

plongée. Il connaissait tous les poissons par leur nom, pas encore par leur prénom, mais quand même. Il avait un... un gros livre sur la mer, avec un nuancier plein de poissons multicolores, et quand il pensait que personne ne le regardait, il feuilletait le livre et étudiait les poissons. Il s'émerveillait, il les dévorait du regard. Il avait la mine d'un enfant qui se tient pour la première fois devant le sapin de Noël illuminé. Avec des étoiles dans les yeux. À l'époque... je trouvais cela... tellement... charmant. J'aime les gens qui sont fascinés par quelque chose. Les gens fascinés me fascinent. (*Coquette.*) Et je trouvais fascinant que... qu'il soit à ce point fasciné par moi. À l'époque.

LE CONSEILLER (*à Valentin*) : Alors, Joana vous fascinait. Très bien ! Qu'est-ce qui vous a particulièrement plu chez elle, quand vous l'avez rencontrée ?

VALENTIN : Particulièrement ? À vrai dire, tout. Au début, on ne voyait pas grand-chose. À cause des lunettes de plongée. Et nous étions beaucoup sous l'eau. (*Enthousiaste.*) Mais nos plongées ensemble... c'était harmonieux. Je vous le dis, c'était... l'harmonie à l'état pur !

LE CONSEILLER : Je ne suis pas expert en plongée, mais sous l'eau, les couples sont dépendants l'un de l'autre. On doit être parfaitement en phase, non ?

JOANA : Oui, c'est important.

LE CONSEILLER : D'innombrables dangers nous guettent, qu'on ne peut maîtriser qu'ensemble. On doit pouvoir se reposer aveuglément l'un sur l'autre.

VALENTIN : Aveuglément. Oui, vous avez raison.

LE CONSEILLER : Aucun ne peut donner le ton, il faut être sur la même longueur d'onde.

VALENTIN : Sur la même longueur d'onde, oui, et sans prononcer le moindre mot.

LE CONSEILLER : Les plus petits gestes sont coordonnés.

JOANA : Oui, jusqu'aux plus infimes.

LE CONSEILLER : Un va-et-vient constant de causes et de conséquences, d'actions et de réactions. Un équilibre parfait. Deux personnes qui se fondent dans le même rythme.

VALENTIN : Oui, c'est cela.

LE CONSEILLER : Et vous avez bien réussi dès le début ?

VALENTIN : Oui, très bien.

JOANA : C'était notre spécialité.

LE CONSEILLER (*enthousiaste*) : Je trouve cela admirable. C'est une grande performance. Peu de gens en sont capables. C'est dans des conditions aussi difficiles qu'on prend la mesure des liens qui peuvent se former entre deux personnes. On voit comment les ressources mises en commun se complètent. On découvre la véritable qualité d'une relation. Félicitations !

VALENTIN et JOANA : Merci.

Silence. Joana est transfigurée. Valentin a un sourire satisfait. Le conseiller savoure cet instant paisible et harmonieux. Mais la bonne humeur ne dure pas.

VALENTIN : Plus nous allions profond, mieux cela fonctionnait.

Silence.

JOANA : En haut, nous avons été... happés par le tourbillon.

Silence.

VALENTIN : C'était une relation sous-marine.

Silence.

JOANA : Nous n'aurions jamais dû remonter à la surface.

Silence.

VALENTIN : Du moins pas ensemble.

Silence. Les traits du couple se sont assombris. Le conseiller est de plus en plus nerveux.

JOANA : Disons les choses comme elles sont : à terre, mon mari s'est retrouvé à bout de souffle.

VALENTIN : On ne pourrait pas en dire autant de ma femme. Elle ne manque jamais d'air. Jamais. Jamais. Jamais.

LE CONSEILLER : Très bien. Mais ne nous écartons pas du sujet...

JOANA : Il avait encore assez de souffle pour respirer le parfum provençal de « Brischit ».

VALENTIN (*fâché*) : Tu es obligée de remettre ça ?! Monsieur, euh, le docteur t'a fourni une voie royale pour que, pour une fois... pour une fois tu puisses te montrer sous un jour plus aimable. Il doit croire qu'il a affaire à une furie, qui du soir au matin...

LE CONSEILLER : Je vous en prie, je ne crois rien du tout. Dans votre propre intérêt, je voudrais vous inviter à revenir à ce qui a fait la base de...

JOANA (*fort*) : La base était une base de plongée. Il y a longtemps, très longtemps. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Et vous comprendrez les limites de ma fascination pour un homme qui me traite publiquement de furie.

VALENTIN (*très fort*) : Joana, j'en ai assez d'être l'éternel souffre-douleur de tes débordements émotionnels...

JOANA (*très fort*) : Souffre-douleur ? Douleur peut-être, mais celle qui souffre, c'est toujours et sans exception *moi*.

Le conseiller regarde ostensiblement l'heure et essaie encore une fois d'attirer l'attention sur lui.

LE CONSEILLER : Bien. Je crois que nous avons tous besoin...

VALENTIN (*encore plus fort*) : Toi qui souffres ? Laisse-moi rire ! Tu n'as pas avancé une seule bonne raison, qui pourrait faire dire...

JOANA (*au moins aussi fort*) : La meilleure raison de mon état pitoyable et de l'état catastrophique de notre mariage est assise à côté de moi et me hurle dessus ! Jamais, nulle part on ne trouverait une meilleure raison...

Le conseiller se lève pour essayer enfin de se faire remarquer, mais il n'y parvient pas.

LE CONSEILLER : Très bien. Je crois que nous avons tous grand besoin...

VALENTIN (*extrêmement fort*) : Du temps perdu ! C'est du temps perdu de venir ici avec toi pour t'écouter quand tu...

LE CONSEILLER : À propos de temps...

JOANA (*extrêmement fort*) : Valentin, s'il te plaît, ne parle pas de temps perdu ! Le temps que... contre ta volonté... nous passons ici est sans commune mesure avec celui que j'ai perdu avec... perdu à cause de toi ces dernières années. Et je ne parle même pas du temps où nous...

Le conseiller s'est avancé vers le couple et se place au milieu, afin de faire écran. Lorsqu'ils le remarquent, Joana se tait soudainement. Épuisé, le conseiller ne peut que signifier la trêve.

LE CONSEILLER : Pause ! Nous avons tous grand besoin d'une pause. Nous reprenons dans quinze minutes. Je vous conseille de les passer chacun de votre côté. Pause.

PAUSE

Quinze minutes plus tard. Nous sommes de nouveau dans le cabinet du conseiller conjugal. Joana et Valentin Dorek ont pris place aux deux extrémités de la rangée de quatre chaises – ostensiblement à la même distance et arborant le même sérieux qu'au début de la séance, comme s'ils voulaient montrer que leurs positions restaient bien arrêtées.

L'apparence du conseiller, qui semble soudain confus, est d'autant plus frappante. Debout à quelques mètres du couple, il leur tourne le dos, tient son iPhone devant son visage et fixe l'écran, comme hypnotisé. Il fait quelques pas d'un air absent, fixe à nouveau son portable, secoue

la tête, arpente la pièce et fait quelques gestes d'égarement, avant que deux voix énergiques ne le ramènent à la réalité.

VALENTIN : Bon, monsieur, euh, docteur, nous sommes prêts.

JOANA : Mon mari veut dire : finissons-en !

Le conseiller a un léger sursaut, comme s'il était tiré brutalement d'un mauvais rêve. Il s'avance d'un pas traînant vers le couple et s'assied sur sa chaise. Il semble ailleurs. Même sa voix est changée.

LE CONSEILLER : Donc... j'espère que la pause... vous a un peu... servi.

JOANA : Servi à quoi ?

LE CONSEILLER : Je veux dire... donc... plutôt dans le sens que... que peut-être vous avez pu... rassembler vos esprits... vous retirer en vous-mêmes. Vous comprenez ? C'est ce que je veux dire par... servi.

VALENTIN : Ah, ah !

JOANA : Mon mari ne se retire pas en lui-même. Il se retire ailleurs, c'est moins fatigant. Et plus pratique. Comme ça, il n'entend que ce qu'il veut entendre. Le reste se volatilise.

VALENTIN (*s'adressant à elle*) : Maintenant, je sais ce que j'ai savouré ces quinze dernières minutes, Joana : l'absence des mots formés par ta voix. Je suis étonné que quand tu te retires en toi-même, tu ne souffres pas plus souvent de.... comment dit-on... de pertes d'audition. Vraiment, cela me dépasse.

Le conseiller enfouit sa tête dans ses mains. Le couple Dorek le regarde, déconcerté.

JOANA : Quelque chose ne va pas ?

LE CONSEILLER : Non, non, c'est juste... tout va bien... pas de problème, vous pouvez continuer.

JOANA : Continuer quoi ?

VALENTIN : Continuer à me rabaisser. Ton occupation préférée.

JOANA : Je ne rabaisse rien. Je ne vois pas comment je pourrais rabaisser ce qui est déjà en dessous de tout.

Silence. Le couple attend, un peu impatient, que le conseiller se manifeste. Celui-ci semble absent et déprimé.

LE CONSEILLER : Il y a quelque chose qui m'intrigue. *(Silence.)* Pourquoi ne vous séparez-vous pas ?

Joana et Valentin en restent abasourdis, mal à l'aise, presque offusqués.

JOANA : Pardon ?

VALENTIN : Pourquoi demandez-vous ça ?

JOANA : Que voulez-vous dire ?

LE CONSEILLER : Se séparer. Je veux dire se séparer, tout simplement, comme on se sépare. Comme on se quitte. Quand cela ne marche plus, quand ça ne marche plus du tout, quand on pense avoir tout essayé et qu'on essaie encore autre chose, mais que ça ne marche pas non plus, parce que...

parce que... parce que cela ne marche plus depuis une éternité, parce qu'au final, ça ne marchait pas très bien dès le départ, on pourrait, oui, on pourrait avoir l'idée... après tout, c'est une idée bien naturelle, une conclusion raisonnable, la conséquence logique, on se dit ok, finissons-en, restons-en là, arrêtons, quittons-nous, séparons-nous. Se séparer, tout simplement. Voilà ce que je voulais dire.

VALENTIN : Mais, monsieur... euh... docteur... je suis un peu étonné...

JOANA : Enfin, c'est extrême, d'affirmer que ça ne marchait pas dès le début, c'est... comment dire. Je ne me marierais pas avec un homme si ça ne marchait pas. J'ai déjà été assez folle de me marier avec lui. Mais au moins, à l'époque, cela marchait. Au début, cela marchait même très bien. Sinon, je ne l'aurais pas laissé m'épouser et me faire deux enfants.

VALENTIN : Honnêtement, avec tout le respect que je vous dois, nous ne sommes pas venus ici pour que vous nous fassiez remarquer que nous

pourrions nous séparer. C'est une idée que nous pouvons avoir tout seuls.

JOANA : Et nous l'avons souvent.

LE CONSEILLER (*penaud*) : D'accord alors... c'était juste une proposition. Excusez-moi, je ne voulais pas... je ne voulais pas vous froisser. Je me suis dit que cette idée devait sortir... Je sais... ce n'est pas très systémique de ma part, pas très efficace. C'était plutôt mon opinion en tant que... connaissance, pas en tant que conseiller. Mais de toute façon nous devrions... enfin j'aimerais m'excuser encore une fois pour...

JOANA : Il y a vraiment quelque chose qui ne va pas ! D'un coup, vous avez l'air si... perdu. Et abattu.

VALENTIN : Et négatif.

LE CONSEILLER (*marmonne*) : Négatif.

JOANA : Ça ne vous ressemble pas. Que se passe-t-il ?

VALENTIN : Vous ne vous sentez pas bien ? Vous avez une migraine ? Ma femme peut vous aider. Son sac à main déborde de médicaments contre la migraine. Son sac est un comprimé géant.

LE CONSEILLER : Non, non, c'est juste, c'est autre chose. C'est... rien. Si vous voulez, peut-être... et si vous essayiez, sur votre relation... vous pourriez raconter quelque chose que vous avez... vécu ensemble.

Joana et Valentin se lancent des regards interdits.

JOANA : Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

LE CONSEILLER : Rien. Vraiment rien. C'est... personnel. Cela n'a rien à voir avec vous et avec cette séance. C'est personnel.

VALENTIN : Que s'est-il passé ?

LE CONSEILLER : Rien, je ne crois pas que vous soyez... que ce soit le bon endroit. Comme je vous l'ai dit, c'est personnel et...

VALENTIN : Nous aussi, nous sommes ici pour une affaire personnelle.

LE CONSEILLER : Oui, bien sûr, vous êtes aussi ici pour une affaire personnelle, mais vous venez exprès... et en un sens vous me payez pour que...

JOANA : Alors, dites-le !

LE CONSEILLER : C'est... ça concerne... Annika. Annika est ma femme. Ma femme est... Mais cela n'a rien à faire ici. C'est tout. Bon. (*Il se reprend.*) Un souvenir. Un bon souvenir. Rappelons-nous un bon souvenir... commun. Qui veut commencer ?

Joana et Valentin se regardent à nouveau, effarés.

VALENTIN (*à Joana*) : Un bon souvenir ? Peut-être nos vacances en Corse ?

JOANA (*fait la moue*) : En Corse ? Tu veux dire, les vacances où tu as regardé le foot toute la journée ?

VALENTIN (*au conseiller*) : C'était la Coupe du monde, on ne pouvait pratiquement pas y échapper.

JOANA (*au conseiller*) : Mais ça lui a permis de nous échapper, à moi et aux enfants. C'était même très pratique pour lui, de nous échapper. Bien sûr, c'est cet épisode-là qui lui vient à l'esprit quand on lui demande... un bon... souvenir...

Joana s'interrompt. Le conseiller, tête baissée, semble apathique.

JOANA : Vous n'écoutez pas du tout.

LE CONSEILLER : Si, si. J'étais juste un peu... j'écoute. Corse. Foot. Continuez, je vous en prie.

VALENTIN : Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

JOANA : Que se passe-t-il avec votre femme ? Avec Anja ?

LE CONSEILLER : Annika.

JOANA : Que se passe-t-il avec Annika ? Elle est enceinte ? Ce n'est pas une tragédie, cela passe

avec le temps, enfin, pas la grossesse, le premier choc. Quand j'étais enceinte de Luise...

LE CONSEILLER : Non, non, Annika n'est pas... ma femme n'est pas... ma femme est... ma femme était... Annika était... Annika *était* ma femme. En fait ma femme vient de... me quitter.

VALENTIN : Quitter.

JOANA (*en même temps*) : Quitter ?

LE CONSEILLER : Oui, quitter. Mais excusez-moi de vous ennuyer avec ça, ou même de l'évoquer, c'est déplacé. C'est une affaire personnelle. Je suis confus...

VALENTIN : Bien sûr que vous êtes confus, je comprends. Moi aussi, je serais confus. Je suis sincèrement désolé.

JOANA : Quitter ? Mais enfin, quand ?

LE CONSEILLER : Là, maintenant, il y a quelques minutes, pendant la pause.

JOANA : Maintenant ? Elle était là ? Où est-elle ?
Où est-elle passée ?

LE CONSEILLER : Non, non, elle n'était pas là. Elle m'a envoyé un mail. Elle est partie de notre appartement. Elle m'a laissé un message. Elle m'a quitté par un message. Par mail, par iPhone en fait.

VALENTIN : Quitté par iPhone ? C'est brutal.

LE CONSEILLER : Oui, brutal, c'est sûr. Dix-huit belles années de mariage. Deux enfants magnifiques. Un teckel à poil dur. Un abri de jardin. Une idylle... Un message électronique. Et fini. Terminé. Mais encore une fois, c'est mon histoire. Et mon histoire n'intéresse personne ici. Nous ne sommes pas là pour parler de... (*Il se ressaisit.*) Bon. Maintenant, revenons à... C'est de vous qu'il est question. Où en étions-nous ? Nous en étions à un bon souvenir. Madame... euh... Dorek, puis-je... puis-je vous demander...

JOANA : Mais pourquoi ? Pourquoi vous a-t-elle quitté ?

LE CONSEILLER : Non, non. Cela... nous mènerait trop loin. Ça n'a plus d'importance. Excusez-moi d'avoir...

VALENTIN : Elle a quelqu'un d'autre ?

JOANA : Ou vous avez quelqu'un d'autre ?

LE CONSEILLER : Non, non, personne n'a... un autre. Ou une autre. Nous n'avons eu que nous... depuis le début. Nous étions un couple... heureux. Une famille heureuse. Jusqu'à il y a... dix minutes. Je ne comprends pas.

JOANA : Il doit bien y avoir une explication. Aucune femme ne quitte son mari sans raison. Donc, pourquoi ?

LE CONSEILLER : Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. Je suis complètement perdu. Je ne comprends pas, je ne comprends pas du tout.

JOANA : Attendez. Vous êtes conseiller conjugal, votre femme vous quitte et vous ne savez pas du tout pourquoi ? Comment est-ce compatible ?

LE CONSEILLER : Ça ne l'est pas. Ce n'est pas compatible. C'est affreux. Je suis confus. *(Il se lève d'un coup, très agité.)* Pardon, puis-je... un instant, juste un instant... Je crois qu'il faut que je... *(Il se dirige vers la sortie.)* Je suis désolé, je reviens tout de suite.

Le conseiller quitte précipitamment la pièce, laissant le couple ébahi. Joana et Valentin se tournent l'un vers l'autre.

VALENTIN : Qu'est-ce qu'on peut lui dire ? On est vraiment tombés sur le bon.

JOANA : Ce qui est sûr, c'est qu'il a un énorme problème.

VALENTIN : Et il a plutôt du mal à se contrôler.

JOANA : Tu vois comme ça peut arriver vite, Valentin !

VALENTIN : Quoi ? De perdre le contrôle ?

JOANA : D'être quitté par sa femme.

VALENTIN : L'inverse peut aller tout aussi vite.

JOANA : Non. Car lorsqu'une femme en a assez, alors elle en a assez pour de bon.

VALENTIN : Lorsqu'un homme en a assez, il en a aussi assez pour de bon.

JOANA : Un homme en a assez après quelques semaines et ensuite ça ne change plus. Il n'est pas pour autant obligé de quitter sa femme.

Valentin est sur le point de dire quelque chose, mais fait un geste d'impuissance.

Silence.

VALENTIN : Et maintenant, on fait quoi ?

JOANA : On attend de voir ce qui se passe.

VALENTIN : Je propose qu'on y aille. Il n'y a plus grand-chose à faire avec lui aujourd'hui.

JOANA : Il me fait quand même de la peine.

VALENTIN : Je trouve qu'il exagère un peu.

JOANA : Parce qu'il montre ses émotions ? Il est sensible, il est psychologue, le contraire de toi.

VALENTIN : Je trouve qu'on devrait y aller. J'ai dit dès le départ...

JOANA : Dès le départ, tu n'as rien dit.

VALENTIN : Visiblement, c'était le bon choix. Les mots sont superflus.

Silence.

JOANA : J'aimerais bien savoir pourquoi elle l'a quitté.

VALENTIN : C'est évident qu'il y a un autre homme. Quand, après tant d'années, après dix-huit ans je crois, c'est ce qu'il a dit, quand une femme, plus ou moins du jour au lendemain...

Valentin s'interrompt, le conseiller rentre dans la pièce. Il semble davantage maître de lui-même, mais toujours abattu.

LE CONSEILLER : Je vous prie de m'excuser, je devais juste... j'avais besoin... il fallait que je prenne un peu l'air. Désolé pour cette interruption. (*Il essaie de se maîtriser.*) Je propose que nous revenions à notre séance, et je voudrais vous inviter à...

VALENTIN : Attendez. Joana voudrait savoir... que dit votre femme ? Qu'a-t-elle écrit ? Comment l'a-t-elle formulé ?

JOANA : Oui, ça nous intéresse. Que vous a-t-elle écrit ? Elle doit bien vous avoir expliqué quelque chose.

LE CONSEILLER : Non, non, c'est... c'est trop personnel. Cela n'a rien à voir avec vous, cela dépasse le cadre de notre...

JOANA : Cela ne dépasse rien du tout, ce serait très instructif, très édifiant... pour mon mari. Au moins, il verrait où cela mène. Allez, dites-nous. Lisez-nous le message.

LE CONSEILLER : Vous voulez que je vous lise le message ? Vous êtes sérieuse ? C'est un tabou

absolu. Un thérapeute ne fait pas ça. C'est incompatible avec mon éthique professionnelle...

VALENTIN : Éthique professionnelle. Éthique professionnelle.

JOANA : Qu'est-ce qu'on en a à faire de l'éthique professionnelle quand votre femme vous quitte ?

VALENTIN : Allez, ne vous faites pas prier. Nous sommes entre nous. Vous pouvez nous faire confiance.

Le conseiller sort son iPhone avec hésitation.

LE CONSEILLER : D'accord, comme vous voulez. Mais c'est entre nous. Et nous décomptons le temps. Je ne peux pas vous le facturer. Il ne manquerait plus que ça, que je vous facture mon mariage raté. D'ailleurs toute cette histoire... m'embarrasse horriblement, vous pouvez me croire.

Silence. Il cherche le message sur son portable et le lit à haute voix, bouleversé. De temps en temps il bute sur un mot et s'interrompt, submergé par l'émotion.

Donc, Annika, ma femme, écrit : « Cher Hari – Harald, elle m'appelle Hari – cher Hari, c'est très douloureux et je sais que je vais te faire beaucoup de mal, mais je n'ai pas d'autre choix, je dois le faire, je dois franchir cette étape, je ne peux plus attendre, la situation ne ferait qu'empirer. Hari, c'est fini entre nous, je dois mettre fin à notre relation. J'ai pris mes affaires et je quitte l'appartement. J'ai donné à manger à Sigmund, mais il faut encore le sortir. » Sigmund est notre chien.

Silence.

VALENTIN : C'est tout ?

LE CONSEILLER : Je crois que ça suffit.

JOANA : Mais il y a autre chose.

LE CONSEILLER : Oui, il y a autre chose.

JOANA : Alors, lisez la suite !

LE CONSEILLER : Vraiment ?

VALENTIN : Oui.

JOANA : Vraiment.

LE CONSEILLER : « Je vais passer quelques jours chez Irmî. J'ai besoin de prendre du recul pour remettre de l'ordre dans mes idées. Quand les enfants reviendront de classe verte, tout sera plus clair. Nous trouverons une solution qui conviendra à tout le monde, j'en suis sûre. Et les enfants ne manqueront de rien. Ils sont déjà grands et mènent leur propre vie. » Et ça continue comme ça.

VALENTIN : Ça continue comment ?

JOANA : Continuez !

LE CONSEILLER : « ... et mènent leur propre vie. Hari, crois-moi, je m'en veux de te dire ça. Et je suis lâche, car je ne te le dis pas en face. Mais nous en parlerons, je te le promets. J'ai juste besoin de quelques jours de pause. Pour que tu ne sois pas totalement désespéré, je vais... au moins... t'écrire quelques mots... d'explication. »

(*Il s'arrête, retient ses larmes.*) Non, je ne peux pas lire ça. C'est trop dur.

Joana bondit de sa chaise, se penche au-dessus du conseiller et lui prend le téléphone des mains avec le plus de douceur possible.

JOANA : Je peux ? (*Elle lit.*) « ... quelques mots d'explication. Le plus horrible, pour moi, c'est que je n'ai rien à te reprocher. Tu as toujours fait ce qu'il fallait, peut-être trop et trop souvent. En plus d'être un excellent thérapeute, tu es un homme formidable. Et tu sais que j'ai été très amoureuse de toi. Mais ta bonté, ta tranquillité, ton éternelle compréhension pour tout et tout le monde, ton intraitable optimisme, ton implacable tolérance – au fil des années, tout cela m'a fragilisée de plus en plus. Pour toi, il n'y avait que du soleil, jamais d'ombre, mais ceux qui regardent trop le soleil deviennent aveugles. Tu n'as donc pas remarqué à quel point, ces derniers temps, je me sentais minable à tes côtés. Ce qui m'a le plus manqué, Hari, c'est qu'avec toi, il n'y a jamais eu de frictions. Et sans frictions, à terme, la chaleur disparaît. J'ai froid dans le cocon que tu nous as construit.

Je gèle et c'est pour cela qu'il faut que je te quitte. »

Elle soupire profondément et, par réflexe, range le téléphone du conseiller dans son sac.

JOANA : Fin du message.

Silence gêné, mines pensives.

VALENTIN : Mmh. Ça me fait mal au cœur pour vous. Vous n'avez rien fait de mal, rien du tout. Comment faire ? Vous n'avez même pas de raison de vous excuser.

JOANA (à Valentin) : Un embarras dans lequel tu ne risques pas de te trouver.

LE CONSEILLER : Vous savez... j'aimerais encore dire un mot, avant de clore le sujet. Pendant dix-huit ans, j'ai eu une relation avec Annika, qui était pour moi la relation idéale, le summum. Une vie de couple parfaite. C'est sur elle que je prenais exemple dans mon travail, elle me donnait la force de continuer, même dans des cas désespérés... comme... enfin face à des relations

très difficiles. Et maintenant... je trouve que c'est d'une injustice révoltante.

VALENTIN : Qu'est-ce que vous trouvez injuste ?

LE CONSEILLER : Je trouve injuste, que... maintenant, Annika et moi... nous nous sommes perdus. Et par exemple vous, monsieur et madame Dorek, vous, qui n'arrivez pas du tout à communiquer, qui vous agressez et vous injuriez en permanence, qui trouvez un minimum de calme uniquement, excusez-moi (*il a un sourire narquois*), uniquement quand vous êtes mille mètres sous l'eau... Vous deux, vous êtes encore ensemble. Peut-être plus pour longtemps, mais vous êtes encore ensemble. Ça me déprime. Je l'avoue, ça me déprime.

Joana et Valentin sont outrés.

VALENTIN : Alors là monsieur, euh, docteur, malgré toute mon empathie, je crois que vous dépassez un peu les bornes. Je récusé vigoureusement l'idée que nous nous injurions. Nous nous disputons parfois. Oui, parfois même assez souvent. Et assez souvent même... souvent.

JOANA : Et souvent sans cesse.

VALENTIN : Oui, nous nous disputons ! Mais nous ne nous injurons pas. Je compatis pour... le fiasco... de votre couple, mais vous devriez changer un peu de ton.

JOANA (*énergique*) : Pour une fois je suis de l'avis de mon mari. C'est terrible ce qui vous est arrivé, mais je ne vois pas l'injustice révoltante. Je suis désolée, vous ne vous êtes pas juste perdus l'un l'autre, quelque part dans le cosmos de l'harmonie éternelle, pleins de... de bons sentiments et de nobles intentions. Votre femme gelait auprès de vous ! Voilà l'impression que cela donne ! Un monde toujours parfait, jamais un mot plus haut que l'autre, aucune résistance, aucune friction. Oui, entre mon mari et moi, il y a des frictions, nous nous irritons, nous nous enflammons. La chaleur est parfois insupportable. Mais en toute franchise, je préfère mille fois brûler plutôt que geler.

Silence. Joana et Valentin se jettent un regard complice et, d'un geste instinctif, rapprochent leurs chaises de quelques millimètres. Le conseiller, s'apitoyant sur son sort, fait des gestes de désespoir.

VALENTIN (*plus calme*) : Et monsieur, euh, je peux vous appeler Harald ? Harald, comment allez-vous réagir ?

LE CONSEILLER : Réagir ? C'est-à-dire ?

JOANA : Mon mari veut dire réagir, dans le sens d'être actif, de faire quelque chose, se remettre d'aplomb, se retrousser les manches, réagir tout simplement.

LE CONSEILLER : Et qu'est-ce que je pourrais faire ? Rien du tout. Je vais attendre. Voir ce qui se passe. Annika dit qu'elle a besoin de quelques jours. Bien sûr, je vais les lui laisser. Elle doit d'abord comprendre ce qu'elle veut. Il faut qu'elle mette de l'ordre dans ses idées. En ce moment, Annika est très perturbée, je dois être patient, montrer beaucoup de compréhension pour...

JOANA (*véhémente*) : Stop ! C'est insupportable. Vous voulez sauver votre couple, oui ou non ? Si oui, faites quelque chose ! Empêchez votre femme de mourir de froid ! Démarrez un programme de dégel en dix étapes – avec massage cardiaque, bouche-à-bouche, et tout le bazar. Battez-vous

pour elle. Valentin, on peut penser ce qu'on veut de Valentin, en tant que femme, mais Valentin se battrait pour moi. Il n'attendrait pas une seconde que je mette de l'ordre dans mes idées. Mettre de l'ordre dans ses idées ? Pas avec lui. Je me trompe, Valentin ?

VALENTIN : Oui, c'est vrai, je ferais... je suis plutôt du genre réactif, fonceur.

LE CONSEILLER : Vous voyez, vous deux... je ne le dis pas en tant que conseiller, mais en tant que personne : vous n'avez pas une relation amoureuse, vous avez une relation conflictuelle. J'imagine que chez vous, la situation dans laquelle je me trouve se reproduit chaque jour. Pour vous, ce n'est rien de particulier, c'est de la routine, du quotidien. On ne peut pas vous comparer à Annika et moi. Nous avons d'autres valeurs. Nous tenons à faire preuve d'une estime mutuelle, de compréhension, de respect...

VALENTIN : Le respect, dans une telle situation ? Vous êtes fou ? Si par exemple, avec Guido, j'avais...

JOANA : Non, s'il te plaît, pas Guido.

VALENTIN : Si, Guido ! Si j'avais respecté cette histoire avec Guido, aujourd'hui il habiterait chez nous et je partagerais avec lui une... une... une moitié de... de lit double, oui, une moitié de lit double, voilà. Non, je n'ai pas respecté Guido, je l'ai jeté dehors. Et je vais vous dire quelque chose : j'en suis fier.

JOANA : D'autre part, vous voyez où mène la compréhension, quand les deux ne comprennent pas la même chose. Si j'ai bien saisi, votre femme trouve votre compréhension horripilante. Et maintenant, vous voulez « comprendre » une fois de plus ? Vous ne trouvez rien de mieux à faire ?

VALENTIN : Ma femme a une conception beaucoup plus simple de la compréhension. Quand elle se sent incomprise, elle hausse le ton.

Joana sourit.

JOANA : D'ailleurs, à votre place je ne parlerais pas de cette façon d'une relation encore intacte... une relation conflictuelle, qu'est-ce qu'il ne faut

pas entendre. On imagine deux chiens de combat renfrognés... en train de glapir... dans la même cage.

Valentin jette un bref regard à Joana pour s'assurer de son état d'esprit, puis se retourne vers le conseiller.

VALENTIN : D'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire : « chez vous cette situation se reproduit chaque jour » ? Je tiens à préciser qu'avec Joana, jamais, j'insiste sur le « jamais », nous ne nous sommes trouvés dans une situation à moitié aussi pitoyable que la vôtre. Sans parler du fait qu'ici, le conseiller conjugal, c'est vous.

Le conseiller, lamentable, réfléchit brièvement, se lève et fait quelques pas en direction du couple.

VALENTIN : Qu'est-ce que vous faites ?

LE CONSEILLER (*lentement, tristement*) : Ce que je fais ? Qu'est-ce que vous voudriez que je fasse ? Je prends congé. Je clos la séance. Fin de la thérapie. Je vous raccompagne à la porte.

*Valentin se lève aussi et semble se préparer à partir.
Joana, surprise, ne semble pas disposée à quitter sa place.*

JOANA : Mais pourquoi ? Nous avons encore vingt minutes.

LE CONSEILLER : En théorie, oui, mais je pense... que nous serons d'accord pour dire que cela n'a aucun sens de continuer, dans ces circonstances. Restons-en là. Épargnons-nous le reste.

Valentin hoche la tête, approbateur.

JOANA : Épargner pour quoi faire ?

LE CONSEILLER : Chers monsieur et madame Dorek, j'annonce ma faillite thérapeutique. Je ne peux plus rien faire pour vous, je ne peux pas vous aider, je n'ai jamais pu. Je suis désolé. Bien sûr, l'heure ne sera pas facturée. Je ne veux pas vous demander le moindre euro pour cette séance.

JOANA : Il n'en est pas question.

LE CONSEILLER : Si, si. Vous ne me devez rien, c'est moi qui vous suis redevable. Je veux que vous sachiez à quel point je suis désolé.

JOANA et VALENTIN : Avec nous, vous n'avez pas besoin d'être désolé.

LE CONSEILLER : Si, bien sûr. Ma conception de mon travail, ma façon de penser, mon approche, mes méthodes, tout ça... c'est peine perdue. Je suis fatigué, je n'en peux plus de fouiller dans l'âme de mes clients pour chercher les traces d'une lueur d'espoir afin que les choses s'arrangent entre eux. J'ai toujours trouvé ma propre lueur d'espoir, pas la leur. Mon illusion. Mon monde parfait. Ma conception idéale du couple. Mon cocon. Mais je ne veux plus, je ne peux plus. J'ai perdu ma femme. Maintenant, je rends mon tablier.

VALENTIN : À votre place je ne ferais pas ça, ce serait trop dommage. Enfin, je ne connais pas beaucoup de conseillers conjugaux, à part vous je n'en connais aucun. Je connais des techniciens aéronautiques et... des gestionnaires et... *(Il lance un coup d'œil à Joana)* et des chercheuses en histoire

et... des chercheuses d'histoires, des femmes et des hommes normaux, qui parlent autrement, de façon moins tordue, plus directe, davantage centrée sur des questions de coûts-bénéfices et autres. Mais vous, monsieur, euh, Harald, vous n'êtes pas mauvais du tout dans ce que vous faites. Qu'en penses-tu, Joana ?

JOANA : Oui, je suis d'accord. Il ne faut pas le prendre pour vous. D'autres se sont déjà brisé les dents sur mon mari, moi par exemple.

VALENTIN : Bizarrement, ses dents repoussent toujours, et sont de plus en plus acérées.

Joana rit et fait mine de montrer les dents.

JOANA : Mon mari et moi, nous avons trouvé vos méthodes... rafraîchissantes, intéressantes... oui, bénéfiques, elles sortent de l'ordinaire...

VALENTIN : Peut-être un peu naïves...

JOANA : Mais bénéfiques. La séance nous a fait du bien. Enfin quelque chose de différent, pas vrai, Valentin ?

VALENTIN : Oui, enfin quelque chose de différent.

LE CONSEILLER : C'est gentil, mais vous dites ça par politesse, pour me redonner du courage. Soyons honnêtes : mes tentatives pour ramener dans votre conflit... dans votre relation, une note d'harmonie, une dynamique positive, ont toutes échoué. Prenons par exemple le premier exercice. Il n'a eu aucun effet sur vous, pas le moindre. Je me trompe, monsieur Dorek ?

VALENTIN : Non, ce n'est pas vrai. Je ne suis peut-être pas du genre très méditatif. Vous savez, j'ai des problèmes de concentration, quand je dois penser d'un coup à quelque chose d'agréable. Quand je suis obligé, quand on m'ordonne, allez (*il claque des doigts*) Valentin, pense à un bon souvenir avec Joana, c'est évident que je ne vais rien trouver.

Silence. On sent que Joana retient sa respiration. Valentin semble le remarquer, lui aussi.

VALENTIN : Bien qu'il y ait des milliers de bons souvenirs.

JOANA : Des milliers ? Ouah !

VALENTIN : Et je ressens sa présence tout près de moi, le courant de... enfin le courant d'air... que produit sa respiration et ces innombrables... comment disiez-vous ? Ces champs énergétiques. Joana dégage énormément d'énergie. On pourrait dire que c'est un champ énergétique à elle toute seule. Et ça fait un feu d'artifice dans ma tête. Ensuite, je pense que Joana doit utiliser toute son énergie à penser que je ne trouverai pas de bon souvenir avec elle...

JOANA : Parce que je le connais bien.

VALENTIN : Et parce que moi aussi je la connais bien, je sais qu'à la prochaine occasion, elle va me tomber dessus avec tout le reste... verbal... tout son reste d'énergie. Je sens venir ses reproches dès le départ, pendant qu'ils se forment, avant qu'elle ne me les ait lancés, et cela ne facilite pas le retour aux bons souvenirs. Vous comprenez ?

LE CONSEILLER : Oui, je comprends. Alors peut-être que les exercices à caractère hypnothérapeutique...

VALENTIN : À caractère quoi ?

LE CONSEILLER : Oh, laissez tomber. De toute façon, ces exercices sont peine perdue avec vous.

VALENTIN : Non, ce n'est pas vrai. Il en reste quelque chose après. L'effet se produit plus tard. Ici, nous avons le... le champ énergétique très concentré, le... champ de mines des reproches de ma femme. Et là nous avons la... la zone sans reproches. Quand j'arrive là, je peux penser à de bons souvenirs.

JOANA : De bons souvenirs avec Brisch...

VALENTIN (*fort*) : Non, ne dis pas ça, Joana ! Je parle de bons souvenirs avec *toi*. Et tu sais que je suis sincère. Tu le sais très bien.

Moment d'apaisement. Joana rapproche encore un peu sa chaise de celle de Valentin.

JOANA : Dis-le encore une fois.

VALENTIN : Quoi ?

JOANA : « De bons souvenirs avec *toi*. »

VALENTIN : Pourquoi ?

JOANA : Ne pose pas de question, dis-le.

VALENTIN : Si tu veux, donc : de bons souvenirs avec *toi*.

JOANA (*souriante*) : Encore une fois s'il te plaît.

VALENTIN (*souriant*) : De bons souvenirs avec *toi*.

JOANA : Parfait.

Le conseiller est visiblement gêné. Il se redresse et fait une autre tentative pour clore la séance avant la fin.

LE CONSEILLER : Madame Dorek, monsieur Dorek...

À cet instant retentit une tonitruante sonnerie de portable.

JOANA : Qu'est-ce que c'est que ça ?

VALENTIN : On dirait un portable.

JOANA : Mais ce n'est pas ma sonnerie. J'ai « Tie a yellow ribbon round the ole oak tree ».

Joana fouille son sac à main. Au même moment, le conseiller comprend qu'il s'agit de son téléphone, que sa cliente a rangé par erreur.

LE CONSEILLER : C'est mon téléphone.

Le conseiller bondit et essaie de saisir son portable. Mais Joana tient déjà le portable qui n'arrête pas de sonner, jette un coup d'œil à l'écran, avant de le fixer, fascinée.

JOANA (*excitée, enthousiaste*) : Annika. C'est Annika, votre femme !

LE CONSEILLER (*affolé*) : Annika ?

Elle lui tend le portable. Le conseiller, paniqué, le repousse.

LE CONSEILLER : Non... pas maintenant. Ce n'est pas possible.

JOANA : Si ! Bien sûr ! C'est indispensable !

VALENTIN : Joana a raison. Il faut répondre !
C'est important !

JOANA : S'il vous plaît !

LE CONSEILLER : Non, je ne peux pas... ce n'est pas... pas le moment, je... je ne sais pas quoi lui dire.

VALENTIN : Vous n'avez rien à dire. C'est elle qui va vous dire quelque chose. Qui vous appelle ! Elle veut sûrement s'excuser. Elle veut revenir en arrière.

JOANA : Il faut répondre. Sinon, elle va croire...

Il s'ensuit une bousculade pour récupérer le téléphone qui sonne toujours. Le conseiller essaie avec énergie de s'en emparer. Joana se défend.

LE CONSEILLER : Appuyez sur « rejeter l'appel » !

Avec une feinte, Joana réussit à se débarrasser du conseiller. Elle décroche et place le téléphone près de son oreille.

JOANA : Madame, euh, Annika ? Pardon, ici madame Dorek. Ne quittez pas, votre mari arrive... tout de suite...

LE CONSEILLER (*en colère, pour la première fois*) : Qu'est-ce que vous faites ? Vous n'avez pas le droit. Rendez-moi immédiatement mon téléphone.

Le conseiller bondit, lui arrache le téléphone des mains, l'éteint et le range dans sa poche. L'atmosphère se détend. Joana et Valentin prennent place sur les deux chaises du milieu, pour la première fois l'un à côté de l'autre.

VALENTIN : Pour être honnête, monsieur, euh, Harald, je ne vous comprends pas très bien. Je résume : votre femme et vous vivez pendant dix-huit ans une relation idéale. En quelques minutes beaucoup moins idéales, elle vous quitte. Ou du moins, c'est ce qu'elle affirme. Puis, à peine une demi-heure plus tard, elle vous appelle. Et que faites-vous ? Vous ne répondez pas, vous ignorez l'appel, vous refusez la discussion. Je me demande si c'est une sorte de... tactique... tordue... psychologique... thérapeutique ?

JOANA : Ou juste stupide ? Je dirais même : tout à fait stupide. Et lamentable, par-dessus le marché.

LE CONSEILLER (*brisé*) : Je sais... je suis... je suis désolé. Je dois encore être... sous le choc. Je n'ai pas encore tout... et maintenant son appel. C'est allé trop vite pour moi. Et vous êtes encore là. Votre présence me bloque. Cela n'a rien à voir avec vous, rien du tout. C'est mon désastre. Mon échec. Je suis horriblement embarrassé. Il faut d'abord que je reprenne un peu mes esprits. Je vais reprendre mes esprits et après je vais...

JOANA : Rappeler Annika !

LE CONSEILLER : Oui, ça... j'en ai l'intention, je vais le faire. Dès que nous aurons terminé, je l'appellerai. Je vous le promets.

VALENTIN : Vous pouvez l'appeler tout de suite.

JOANA : Nous sommes très discrets.

VALENTIN : Nous sommes des personnes de confiance.

JOANA : Nous sommes de petites souris.

Le conseiller fait de nouvelles tentatives pour mettre fin à la séance.

LE CONSEILLER : Non, non, finissons-en dignement. Je crois qu'il vaudrait mieux pour nous tous que nous terminions maintenant et que, je vous le demande instamment, nous jetions un voile pudique sur...

JOANA : Nous avons encore dix minutes. Vous pouvez très bien appeler Annika tout de suite. Et après nous en discuterons. Nous sommes à votre entière disposition, pas vrai, Valentin ?

VALENTIN : Oui, bien sûr. Nous n'allons pas vous laisser tomber. Nous sommes en pleine thérapie conjugale et j'ai comme l'impression qu'avec votre compagne, ou plutôt ex-compagne...

JOANA : Ou plutôt future ancienne ex-compagne...

VALENTIN : Vous pourriez apprendre quelque chose de nous, pas vrai, Joana ?

JOANA : Oui, les choses essentielles même, le b.a.-ba des relations entre mari et femme.

LE CONSEILLER (*avec une pointe d'amusement*) : Pardon ? Vous pourriez m'apprendre quelque chose ? Enfin, ne vous fâchez pas, avec toute l'estime et tout le respect que je vous porte en tant que... qu'intéressantes individualités, ensemble, vous êtes... (*il sourit*) enfin, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas *vous* prendre comme modèles.

VALENTIN (*à Joana*) : Il recommence.

JOANA (*à Valentin*) : Il a une poutre dans l'œil...

VALENTIN : Qui l'empêche de voir que sa femme est frigorifiée...

JOANA : Exactement. Il est incapable de briser la glace dans sa relation !

VALENTIN : Et il est assis là...

JOANA : Tout seul, dans son lamentable petit cocon gelé...

VALENTIN : Et il nous jette la première pierre.

JOANA : Il nous bombarde de blocs de béton, pas vrai, Valentin ?

VALENTIN : C'est tout à fait ça.

LE CONSEILLER (*tout à coup très sûr de lui*) : Chers monsieur et madame Dorek, nous n'en sommes plus aux euphémismes. Jouons cartes sur table. Je reconnais que j'ai des problèmes privés. C'est une chose. Mais je veux être honnête avec vous : vous vivez dans une opposition chronique, incessante. Vous franchissez en permanence les neuf stades d'escalade des conflits, dans un sens ou dans l'autre selon votre humeur, du débat à la ruine...

VALENTIN : Alors là, je m'insurge...

LE CONSEILLER : Vous n'êtes pas ensemble, vous êtes des adversaires.

JOANA (*à Valentin*) : On est obligés d'accepter ça ?

LE CONSEILLER (*imperturbable, d'une voix forte et assurée*) : Je vais prendre un exemple. Ici, je conseille des couples depuis de nombreuses années. Et j'ai fait des douzaines de fois l'exercice du poing. Je vous jure que je n'ai jamais vu un homme aussi incapable que vous, monsieur Dorek, lorsqu'il s'agit d'ouvrir le poing, donc le cœur, de sa femme.

JOANA : Vous êtes injuste ! Ce n'est pas la faute de mon mari. Au moins, il s'est donné du mal, il a fait un réel effort !

VALENTIN : Qu'est-ce que j'aurais dû faire alors ?

JOANA (*très énergique*) : Vous, monsieur le super-thérapeute, j'imagine que vous vous seriez mis à couvert à dix mètres de là et vous auriez attendu, oui, vous auriez attendu, avec tout votre respect, votre estime et votre compréhension, que le poing gelé de votre compagne idéale, transformé en bloc de glace, dégèle d'un coup et s'ouvre tout seul. Sans un signe, sans la moindre contribution de votre part. C'est *vous* l'incapable ! Parce que vous êtes lâche. Vous vous cachez derrière votre respect et votre vertu. Au

moins, mon mari se lance et prend les problèmes à bras-le-corps.

VALENTIN (*tendrement à Joana*) : C'est bon, chérie, ne fais pas attention à ce qu'il dit.

JOANA (*tout bas, pour elle-même*) : Chérie.

LE CONSEILLER : Vous deux, vous êtes inaptes, même à la marge, à faire attention à l'autre, sans même parler d'avoir des égards pour lui. Chacun de vous suit obstinément sa route. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Vous en voulez la preuve ? Vous êtes sûrs de vous ? Alors faisons un nouvel exercice.

VALENTIN : Un exercice ?

JOANA : D'accord.

LE CONSEILLER : J'ai celui qu'il vous faut. Il révèle la véritable nature de la relation, les rapports de pouvoir, de domination et d'obéissance, il montre qui fait et qui laisse faire, et vous deux, excusez-moi, mais je ne vous cache pas que vous allez vers un échec pitoyable. Vous voulez vraiment essayer ?

JOANA : Oui.

VALENTIN : C'est parti.

JOANA : Dites-nous. Que devons-nous faire ?

LE CONSEILLER : Venez à côté de moi.

Ils se lèvent tous les trois. Un souffle de dynamisme et d'agitation passe dans le groupe.

Mettez-vous face à face. Bien, maintenant chacun de vous doit avancer un petit peu le pied droit.

Le conseiller, Joana et Valentin sont tout près les uns des autres. Leurs gestes sont bien visibles. Ils paraissent très impliqués, absorbés par l'exercice. Le couple s'est rapproché, à tous points de vue.

LE CONSEILLER : Tendez votre bras droit en avant et joignez le bout de vos index.

JOANA (à Valentin) : Aïe ! Pas aussi violemment !

VALENTIN (à Joana) : Alors rentre tes ongles !

JOANA (*au conseiller*) : Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

LE CONSEILLER : Faites attention à ce que vos index restent collés l'un à l'autre, mais pas trop. Bien, à présent regardez-vous dans les yeux et ne vous quittez pas du regard pendant tout l'exercice.

VALENTIN : Et maintenant ?

LE CONSEILLER : À partir de là, vous ne devez plus dire un mot.

JOANA : Pendant combien de temps ?

LE CONSEILLER : Jusqu'à l'échec... jusqu'à la fin de l'exercice.

VALENTIN : En quoi consiste l'exercice ?

LE CONSEILLER (*solennel*) : Chère madame Dorek, cher monsieur Dorek, votre tâche commune consiste simplement à bouger la main droite en veillant à ne pas perdre le contact, à ce que vos index continuent de se toucher. C'est à vous et

à votre intuition de déterminer qui doit donner l'impulsion. Toutefois, je vous conseille de commencer avec prudence, par de petits mouvements lents, puis d'augmenter peu à peu la cadence. Commencez... maintenant !

Le couple, joint par les index, forme une silhouette symétrique et dégage une sorte d'élégance sculpturale. Nous assistons au déroulement de l'exercice, en plusieurs phases. Au début, aucun des deux n'ose bouger sa main droite.

LE CONSEILLER : Je veux dire que vous pouvez commencer, peu à peu. Peu à peu, certes, mais commencer !

VALENTIN (*chuchote à Joana*) : Qui commence ?

LE CONSEILLER : Pssst !

JOANA (*tout bas, à Valentin*) : Quelle direction ?

LE CONSEILLER : S'il vous plaît, pas un mot ou nous devons arrêter l'exercice.

La phase suivante est marquée par des échecs. Les doigts perdent sans cesse le contact. Tous deux se retrouvent

un instant à bouger en même temps leur bras droit en sens contraire. Peu après, ils se mettent d'accord sur la direction mais, chacun cherchant à mener, ils perdent le rythme. Enfin, Joana et Valentin tentent de se donner des indications par des mimiques et des mouvements de la tête.

LE CONSEILLER : S'il vous plaît, pas de concertation !

JOANA : Nous n'avons pas dit un mot.

LE CONSEILLER : Pas de gestes !

La phase suivante est agitée, fébrile. Déterminés à assurer la réussite de l'exercice, Joana et Valentin parviennent à de brefs moments de coordination, mais finissent toujours par échouer. Jusqu'à ce qu'ils se lâchent les doigts, pour reprendre leur position normale.

LE CONSEILLER : Très bien. Je crois que vous pouvez admettre ce qu'il advient, quand vous essayez, ensemble...

VALENTIN : Attendez, attendez. Nous n'avons pas fini.

JOANA : C'était un échauffement. Nous allons essayer encore une fois.

VALENTIN : Ça ne peut pas être si difficile.

Valentin semble se creuser la tête.

VALENTIN : J'ai trouvé. Je sais comment faire.

Valentin se penche et murmure à l'oreille de Joana. Elle semble réjouie et hoche la tête en signe d'approbation.

JOANA (*tout bas*) : Génial.

LE CONSEILLER : Je n'avais pas prévu plusieurs essais, mais si vous pensez que c'est une bonne idée, vous pouvez refaire une tentative.

Fiers, sûrs d'eux-mêmes, Joana et Valentin reprennent la position de départ de l'exercice. En parfaite harmonie, d'abord à un rythme mesuré, ils commencent à tracer dans l'air un symbole vite reconnaissable pour le public : ce sont les contours d'un cœur. Quand le premier cœur est fini, viennent un deuxième, un troisième, puis d'autres encore. Les doigts s'agitent à un rythme de plus en plus soutenu. Enfin, le couple se met à bouger les

jambes, fait des petits mouvements de danse sur place – tout en formant, sans s'arrêter, des cœurs triomphants dans l'air.

VALENTIN : Alors, monsieur... euh... Harald, qu'est-ce que vous en dites ?

Le conseiller s'avance vers le couple et applaudit plusieurs fois, admiratif.

LE CONSEILLER : Félicitations. Je n'y croyais pas. Certes, il y avait un truc, mais il était malin. Aucun couple n'avait encore eu cette idée.

JOANA (*d'excellente humeur, à son mari*) : Je me suis bien amusée. Cette impression de flottement. J'ai eu l'impression de revenir à notre première...

VALENTIN : ... plongée !

LE CONSEILLER : Très bien. Je suis clairement le perdant de cette manche.

JOANA : Mais au moins, vous êtes bon perdant.

LE CONSEILLER : Pouvons-nous nous arrêter là ?

JOANA : Oui, je crois que nous pouvons. Qu'en penses-tu, Valentin ?

VALENTIN : Oui, arrêtons-nous là.

Le conseiller semble soudain pressé de procéder aux adieux. Il conduit le couple vers la sortie.

LE CONSEILLER : Encore une fois, je vous prie de m'excuser pour... vous savez pourquoi, et je vous en prie, j'aimerais que cet incident reste entre nous. Voilà, pour clore cette séance un peu... particulière. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter beaucoup de bonheur sur votre route, ou sur vos routes...

VALENTIN : Attendez !

Valentin semble tout excité.

JOANA : Qu'est-ce qui te prend ?

VALENTIN : J'ai eu un dé clic.

JOANA : Quel dé clic ?

VALENTIN (*s'adressant à elle*) : L'exercice du poing. J'ai eu un dé clic. Ton dé clic. Je sais comment réussir à ouvrir ton poing. C'est très facile. Je peux ?

Il prend Joana par les épaules et la fait pivoter pour qu'elle se retrouve face à lui.

VALENTIN : Et maintenant s'il te plaît, tends le bras et ferme le poing.

Joana obtempère. Valentin se concentre, fait plusieurs fois le tour de sa femme, puis va droit vers elle, ignore son poing, tend le bras vers son visage, glisse la main derrière son oreille et agite ses doigts. Joana commence immédiatement à s'agiter et à rire. Elle ouvre son poing et s'attrape l'oreille, pour se défendre contre son mari et mettre fin à la sensation de démangeaison.

JOANA (*rit et se secoue*) : Hé, c'est injuste. Tu sais que je suis chatouilleuse ici. Je ne le suis nulle part ailleurs. Ici, derrière l'oreille, c'est le seul endroit, sur un point bien précis. Quand on l'a trouvé, on me tient. Il le sait encore, mon Valentin, il s'en souvient.

LE CONSEILLER : Très bien. Excellente idée. Très originale. L'effet de surprise est réussi. J'avoue que je suis étonné par votre capacité commune à... changer. Je crois qu'aujourd'hui... vous m'avez appris quelque chose.

Valentin marque un temps d'arrêt pour savourer son triomphe. Joana se réjouit elle aussi.

LE CONSEILLER : Chère madame Dorek, cher monsieur Dorek...

Le conseiller leur tend la main en signe d'adieu. Ils la serrent.

VALENTIN : Eh bien, encore merci pour votre secours thérapeutique... ou moins thérapeutique... en tout cas pour vos efforts... et votre patience...

JOANA : Et promettez-nous d'appeler tout de suite votre femme !

LE CONSEILLER : Oui, oui, bien sûr... je vous le promets. Je vais m'attaquer tout de suite au problème. Je vais... je ne vais pas me cacher. Je vais combiner tout ça, ma conception de la

compréhension et votre... oui, monsieur Dorek, votre côté fonceur. Je vais essayer. Promis ! Au revoir ! Vous trouverez la sortie ?!

JOANA (*en s'éloignant*) : À la prochaine séance, vous nous raconterez ce qu'il en est.

LE CONSEILLER (*déjà seul sur scène*) : Prochaine séance ? (*Il secoue la tête.*)

Joana et Valentin sont partis. Le conseiller semble épuisé. Il respire profondément, à plusieurs reprises, comme s'il venait de surmonter une situation difficile. Il arpente un moment la scène. Il semble songeur, mais pas désespéré. Il met la main dans sa poche et en sort son portable. Il l'examine un instant, comme quelqu'un qui hésite face à une décision difficile : appeler ou ne pas appeler.

Enfin, il tapote sur le téléphone et l'approche de son oreille.

LE CONSEILLER (*sur un ton d'une étonnante neutralité*) : Annika ? (*Silence.*) Allô, Annika. (*Silence.*) Tu m'as appelé ? (*Silence.*) C'était madame Dorek, une... pffffff... une cliente. (*Silence, puis sur un ton plutôt désagréable, de plus en plus brusque.*) Oui,

d'accord, mais tu es vraiment obligée d'appeler pour ça ? On ne s'était pas mis d'accord pour que pendant... (*Silence.*) Pendant les séances... (*Silence.*) Et qu'est-ce qu'il fallait que je fasse ? Elle avait le téléphone, elle a... Je ne pouvais pas te parler, ce n'était pas possible, c'était... une situation fâcheuse. (*Silence.*) Je t'expliquerai plus tard. (*Silence.*) Oui, compliqué, un couple brouillé à mort, j'ai dû... (*Silence.*) Oui, j'ai dû... j'ai joué le tout pour le tout. (*Silence.*) Une « intervention paradoxale ». (*Silence, il est énérvé.*) Une « intervention paradoxale » ! (*Silence.*) Je t'expliquerai à la maison. (*Silence.*) Une sorte de super... de super... d'exercice miracle, si on veut. (*Silence. Énérvé.*) Je t'expliquerai à la maison. (*Silence.*) Oui, le... mail sur le cocon. (*Silence.*) Oui, sans frictions, pas de chaleur, etc. (*Silence, l'air coupable.*) Oui, je l'ai... utilisé. (*Silence.*) Non, je ne suis pas fou, pourquoi je serais fou ? (*Silence.*) Oui, je sais, mais je ne pouvais rien faire d'autre, il fallait le tenter, au moins une fois. (*Silence.*) Oui, ça s'est bien passé. De justesse, mais ça s'est bien passé. (*Silence.*) Oui, je pense que ça s'arrangera entre eux.

(*Silence. Il regarde sa montre.*) Dans une demi-heure, trois quarts d'heure environ. (*Silence.*) Oui,

d'accord. On mange quoi ? *(Silence. Très agressif.)*
Comment ça, non ? *(Silence. Irrité.)* Et tu ne pou-
vais pas ce ma... *(Silence.)* Tu ne pouvais pas t'en
occuper ce matin ? *(Silence.)* Oui, d'accord, calme-
toi ! *(Silence. Offusqué.)* Ah non, certainement pas !
(Silence.) Non, je n'y pense pas ! Je déteste le
chinois, tu le sais bien ! *(Silence.)* C'est bien, ne
crie pas comme ça, je ne suis pas sourd ! *(Silence.)*
Oui, ok, ok, ok, ok. Entre-temps, tu peux au
moins sortir Sigmund ? *(Silence. Irrité.)* Pourquoi
non ? *(Silence.)* Comment ça la diarrhée ? Est-ce
que tu ne l'aurais pas... ? *(Silence. Furieux.)* Tu lui
as donné les restes de spaghettis bolognaise... ?
(Silence. Très fort.) Ne crie pas comme ça ! *(Silence.)*
Non, ce n'est pas... ce n'est pas *mon* clébard,
c'est *notre* clébard. *(Silence. Toujours aussi fort.)*
C'est *notre* clébard, c'est *notre* appartement et
c'est... et c'est *notre*... vie ! *(Silence.)* C'est *notre*
foutue vie ! *(Silence.)* Tu sais ce que... tu sais...
tu sais ce que je te dis ?

*Le conseiller jette son portable dans un coin et quitte
la scène bruyamment.*

FIN

Cet ouvrage a été imprimé
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
pour le compte des éditions Grasset
en avril 2015

Mise en pages PCA
44400 Rezé



PAPIER À BASE DE
FIBRES CERTIFIÉES

Grasset s'engage pour
l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
440 g éq. CO₂
Rendez-vous sur
www.grasset-durable.fr

N° d'édition : 18844 – N° d'impression : 503260
Dépôt légal : mai 2015